

Aicardiana

N° 7

Avril 2014

- *Éditorial* Jacques PAPIN
- *Sur quelques portraits contrastés de Jean Aicard*
Jacques PAPIN,
Victor MÉRIC, Antoine ALBALAT,
Adolphe BRISSON
- *L'instituteur-poète Alfred-Omer Pinchart*
Dominique AMANN
- *Lamartine, Balzac et Jean Aicard*
Jacques PAPIN
- *Une curiosité : La France dans cent ans*
Jean AICARD



Aicardiana

revue numérique

publiée sur le site Internet www.jean-aicard.com

Directeur de la publication : **Jacques PAPIN**

Secrétaire de la rédaction, éditeur : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

La couverture de la revue a été composée avec des motifs dessinés par Jean Aicard (*Livre d'or*, musée Jean-Aicard).

© Jacques PAPIN - Dominique AMANN, 2013.

ISSN 2265-7703.

SOMMAIRE

Éditorial. Jacques PAPIN 5

*

Sur quelques « portraits » contrastés de Jean Aicard.
Jacques PAPIN 7

Une biographie retrouvée : Antoine Albalat par Ignoti.
Jacques PAPIN 33

M. Jean Aicard et la Provence. Antoine ALBALAT 41

*

L'instituteur-poète Alfred-Omer Pinchart.
Dominique AMANN 69

*

Du nouveau sur Alphonse de Lamartine, Balzac et Jean Aicard.
Jacques PAPIN 103

Une curiosité : la France dans cent ans. Jean AICARD 107

ÉDITORIAL

Jean Aicard, de son vivant, a été jaloué, brocardé, parfois même féroceement déchiqueté. Le monde des lettres, loin de ressembler à quelque salon proustien, s'apparente parfois à un marigot où les crocodiles attendent leur repas. Aussi avons-nous songé à donner des exemples de portraits qui montrent que Jean Aicard fut considéré par l'extrême-gauche comme un homme de lettres goûtant trop les cérémonies publiques et les honneurs, par l'extrême-droite comme un écrivain de peu de valeur et, ô surprise, par certains de ses amis (!) qui déformèrent, plus ou moins sciemment, la valeur de l'œuvre. Mais l'historien de la littérature, toujours soucieux d'approcher au plus près de la vérité, veille pour remettre en perspective l'œuvre et la situer dans l'échelle des valeurs littéraires.

Chemin faisant, nous nous sommes penché sur le « cas Albalat » et il nous a paru opportun de donner à lire et à méditer son beau texte sur « Jean Aicard et la Provence » ainsi qu'une biographie sur les débuts varois de cet écrivain totalement négligé par les chercheurs.

Autre personnage, autre lieu : Alfred-Omer Pinchart incarne ces instituteurs de la III^e République, républicain laïc féru de poésie. Loin de l'image caricaturée – « les hussards noirs de la République », – Pinchart fut, au contraire, un poète délicat, le soir après ses cours, et méritait cet hommage ému que lui a consacré Dominique Amann.

Ce numéro *varia* propose enfin un article journalistique dans lequel Jean Aicard appelle à la « panthéonisation » de Lamartine et un curieux texte, destiné à faire sourire, sur la vision aicardienne de « la France dans cent ans ».

Jacques PAPIN

SUR QUELQUES « PORTRAITS » CONTRASTÉS DE JEAN AICARD

Jacques PAPIN

Lors de l'accession à l'Académie française, la coutume voulait que les journaux dressassent le portrait du nouvel académicien. Portrait le plus souvent descriptif, biobibliographique, sans grand intérêt, sauf exception... Mais, dans le cas de Jean Aicard, antérieurement et postérieurement, et même après son décès, ce sont plusieurs dizaines de biographies que l'on peut consulter, notamment, dans le Fonds Jean Aicard des archives de la ville de Toulon.

Nous avons donc opéré un choix, nécessairement incomplet, et sans doute quelque peu subjectif.

1. Un « classiciste » attardé

Dans *La Presse* du lundi 9 février 1885, celui qui se présente comme un vétéran de la littérature depuis 1830 décrit avec dégoût l'évolution de la littérature, de la poésie, du théâtre et du journalisme, tous accusés d'abaisser la moralité publique, de flatter les instincts les plus bas. Sont cités, pour les fouetter avec des étrivières, « les usines du roman-feuilleton », « les concubinages de vaudevillistes », « les reporters sans orthographe », Zola, le *Maître de Forges* de Georges Ohnet, et... Jean Aicard :

En vain l'auteur de *Miette*, cet acrobate de la poésie, fait-il le grand... Aicard dans la nécropole mazarine ; en vain il étale des rimes qui s'équilibrent péniblement au bout du vers – ô Gubetta ! – où elles se becquettent comme des mijaurées ; en vain ce Papagéo des lettres, ce « preneur de vers à la pipée » reçoit-il déjà son Égérie avec une robe de chambre à palmes vertes, il ne passera qu'après Ohnet [pour l'accession à l'Académie]¹.

2. Un anti-intellectuel socialiste anarchisant : Victor Méric

Nous avons déjà rencontré, à propos de la réception dans la presse de *Maurin des Maures* et de *L'illustre Maurin*, un article signé Pierre Bietry, publié dans *Le Jaune* du 1^{er} août 1908, article vivant et au demeurant sympathique à son auteur, qui émet des réserves sur la portée morale, philosophique et politique de *Maurin* qui, selon lui, n'a pas la valeur didactique du « roman pour le Peuple d'après le Peuple ». En ce sens, *Maurin* qui devrait être un chef-d'œuvre immortel « n'est qu'un chef-d'œuvre sans épithète ». Appréciation sévère émanant d'un homme pour lequel le roman populaire doit être écrit par un homme du peuple, instruit, et viser à l'élévation, sur tous les plans, du peuple².

¹ *La Presse*, 50^e année, n° 38, lundi 9 février 1885, page 1, colonnes 4-6, « La chronique du Vieux Lettré », article titré « L'Anarchie littéraire ». Le texte cité est pris à la colonne 6.

² Voir notre article « L'accueil de *Maurin des Maures* dans la presse et le lectorat. Notes et documents », 1908-2008. *Sur les pas de Maurin des Maures*, Toulon, les Amis de Jean Aicard, novembre 2008, pages 19-33 ; en particulier les pages 23-26 et note 5 pages 32-33. Sur cette problématique, il convient de méditer les pages éclairantes de notre ami Robert Bonaccorsi, « Jean Aicard est-il un romancier populaire ? », *Jean Aicard. Du poème au*

Avec *Les Hommes du jour*, hebdomadaire lancé en 1908 et qui parut jusqu'en septembre 1918 sous sa première formule³, nous aborderons un journal qui comptera deux cent quarante-cinq numéros, de tendance anarchisante. Ce journal créé par Henri Fabre⁴ et Victor Méric, dont le gérant était Ernest Reynaud, consacrait chaque numéro à une personnalité marquante de la vie politique, sociale, littéraire ou artistique, la page de couverture étant illustrée d'un portrait. De nombreux numéros traitèrent de personnalités anarchistes ou considérées comme proches de la mouvance anarchiste : Charles Albert, Zo d'Axa, Paul Brousse, Lucien Descaves, Sébastien Faure, Francisco Ferrer, Urbain Gohier, Jean Grave, Pierre Kropotkine, Maximilien Luce, Charles Malato, Octave Mirbeau, Émile Pouget, Paul Robin, Georges Yvetot, Alexandre Zévaès, etc. La publication se poursuivit, après 1918, jusqu'en 1939, avec des collaborateurs divers, la caricature étant remplacée par un cliché photographique.

Les Hommes du jour s'inscrivaient dans la tradition des journaux d'André Gill, *La Lune*, *L'Éclipse*, et des *Hommes*

roman, université de Toulon et du Var, collection « Var et Poésie » n° 1, 4^e trimestre 2000, pages 145-152.

³ Ce paragraphe est largement redevable au site www.ephemanar.net.

⁴ Henri Fabre né à Ayen (Corrèze) le 14 juillet 1876, mort à Brive (Corrèze) le 25 novembre 1969, journaliste socialiste d'extrême gauche, signait sous le pseudonyme Henri Dayen. Tôt engagé dans la vie active et syndicale, il quitta son pays natal à l'âge de treize ans et exerça à Paris divers métiers. Ses premiers articles, signés à l'âge de quinze ans, lui valurent son renvoi. Il fit alors son tour de France et fonda à Lyon, le 5 décembre 1896, un hebdomadaire, *La Jeunesse nouvelle*. Il collabora ensuite au *Dictionnaire de La Châtre*, gagna la confiance de M^{me} Marie Oriol, fille de Maurice La Châtre, et intégra l'administration de la Librairie du Progrès. En 1906, il aida au lancement du journal du Gustave Hervé, *La Guerre sociale* et en 1908, avec Méric, fonda *Les Hommes du jour*. Nous bornerons là cet aperçu biographique qui doit beaucoup à la notice du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, 4^e partie, 1914-1939, de la première à la seconde guerre mondiale, tome 27, Paris, les éditions Ouvrières, 1986, pages 148-149.

d'aujourd'hui de l'éditeur Cinqualbre, publication rachetée par Léon Vanier et qui dut sa célébrité au prestige de ses signatures : Paul Verlaine, Félix Fénéon, Anatole France, Jules Laforgue, et à ses dessinateurs : André Gill Steinlen, Toulouse-Lautrec, Maximilien Luce, Pissarro et Seurat⁵.

Le tirage, en octobre 1909, suivant ce journal, s'établissait à « 50 000 exemplaires correspondant, selon la rédaction, à 200 000 lecteurs dont douze mille abonnés. Ce dernier chiffre semble le plus vraisemblable. C'est celui que retiendront, en 1917, les statistiques officielles », note Jean Watelet⁶.

Victor Méric – qui signait parfois M. Flax ou Henri Fabre – ne se bornait pas à la simple biographie, mais il rédigeait aussi une importante rubrique économique, financière, boursière. Auteurs et illustrateurs – citons Braquemond, Delannoy, Dunoyer de Ségonzac, Grandjouan, Hermann-Paul, Maximilien Luce, Poulbot, Gaston Raïeter, Steinlen, Valotton et Willette – travaillaient également pour *L'Assiette au beurre*, *Le Cri de Paris* et *Comœdia*⁷.

Émanation semble-t-il de l'administration de la Librairie du Progrès – l'hebdomadaire étant initialement domicilié au 3 rue des Grands-Augustins, adresse de la Librairie du Progrès, – *Les*

⁵ Sur cette petite presse satirique, l'on pourra négliger la pourtant si utile *Histoire générale de la presse française, volume 3, de 1871 à 1940*, Paris, PUF, 1972. Pour la période antérieure à 1908, la *Revue de la Bibliothèque nationale de France* a consacré en 2005 son numéro 19 à la petite presse du XIX^e siècle. L'ouvrage de référence, ici, sera la thèse de Jean Watelet, *La Presse illustrée en France. 1814-1914*, soutenue le 17 janvier 1998, et publié aux Presses universitaires du Septentrion en novembre 1999. Le volume 2 contient des pages utiles – voir les pages 880-882 – sur *Les Hommes du jour* et la bibliographie, page 883, mentionne un mémoire d'histoire soutenu à Paris X Nanterre, d'Annick Chauvière, déposé à la BnF, sur ce périodique.

⁶ Voir notre note 5. Cf. page 881.

⁷ Suivant Jean Watelet, *op. cit.*, page 880-881.

Hommes du jour possédaient en Victor Méric un journaliste polygraphe. Mais qui était-il ?

Victor Méric, né à Marseille le 10 mai 1876, décédé le 10 octobre 1933 et incinéré au Père-Lachaise, descendait d'une famille de républicains disciples des idéaux de 1789, 1830 et 1848. Son grand-père, proscrit lors du coup d'État du 2 décembre 1851, déporté à Belle-Isle, fut le compagnon de captivité de Barbès qui lui dédia une toile représentant un paysage de Belle-Isle.

Le service militaire le révolta profondément : il devint alors antimilitariste. Dessinateur à l'hôtel de ville de Paris, il ne goûta guère sa vie de fonctionnaire, préférant fréquenter les milieux d'avant-garde, les cabarets montmartrois ou du Quartier latin, où il était connu sous le sobriquet de Luc – il y connut le poète maudit Gaston Couté – et anarchiste, collabora avec Sébastien Faure au *Libertaire*. Dans le même temps, en 1904, fondateur de l'Association internationale antimilitariste, il appela les conscrits à la désobéissance. Élargissant son propos, Victor Méric prôna la révolution dans *La Guerre sociale*, journal de Gustave Hervé, à l'instigation duquel il adhéra à la Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO)⁸. C'est donc un homme au caractère bien trempé et aux fortes convictions, que nous trouvons rédigeant, seul, *Les Hommes du jour* et *La Guerre sociale*, les autres contributeurs de ce dernier journal étant alors, en 1910, en prison⁹.

C'est au numéro 109, daté du samedi 19 février, que fut publiée la biographie de Jean Aicard, le dessin étant dû à Aristide

⁸ Nous avons suivi et puisé les éléments essentiels dans la notice, très complète, proposé par le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, quatrième partie, de la première à la seconde guerre mondiale, tome 36, Paris, éditions Ouvrières, 1990. Cf. les pages de 252 à 255.

⁹ Suivant la notice du Maitron. Voir note 8.

Delannoy¹⁰, dont il convient de dire un mot. Inspiré, semble-t-il, du portrait de Maurice Bouchor, ce dessin s'apparente à une caricature présentant un Jean Aicard à l'œil interiorisé, comme revenu de tout, amer, ce que soulignent les plis de sa bouche. Portrait peu flatté donc, qui nous apparaît quelque peu éloigné – et c'est un euphémisme – de la vérité. Que les vicissitudes de la vie, les combats littéraires, la maladie de sa sœur s'affaiblissant de plus en plus, et le poids de l'âge aient accusé les traits de Jean Aicard, en 1910, soit ; mais le dessin a forcé, par trop, le trait : nous sommes bien en présence d'une caricature partielle. Et que dire du texte de Victor Méric qui, de toute évidence, a lu des notices biobibliographiques, mais, sous couvert d'impartialité, a dressé un compendium impitoyable de tous les jeux de mots et reproches ramassés, çà et là, dans la petite presse ? Il est net que ce dénigrement systématique touchant à toutes les œuvres, ou peu s'en faut, constitue une *exécution*. Nous laisserons à tout lecteur le soin d'apprécier, comme il se doit, ce texte que nous publions ci-après, *in extenso* :

Jean AICARD

Pourquoi diable, dans le monde des lettres, et particulièrement parmi les jeunes, passe-t-on son temps à médire de Jean Aicard ? Comment se fait-il que celui qu'on a pu très justement nommer « le plus grand poète du siècle par lettre alphabétique », soit l'objet des critiques et des railleries ? Ce poète, cependant, s'il n'a pu établir, comme l'immortel Rostand, toute l'ampleur de son génie incontesté, n'en a pas moins un certain petit talent que la bonne foi nous oblige à reconnaître.

¹⁰ La bibliographie récente enregistre un titre : Delannoy (Aristide), *Un crayon de combat*, Saint-Denis, le Vent du ch'min, 1982.

On nous permettra, à ce propos, nous, qui avons précisément l'habitude de nous livrer ici au dénigrement, de présenter la défense de ce cigalier malmené. Que Jean Aicard soit un lyrique puissant, qu'il fasse, dans la littérature moderne, figure de grand écrivain ou qu'il apparaisse comme un profond philosophe, voilà, certes, des affirmations que nous nous garderons bien de risquer. Mais, cependant, le grand poète provençal, celui que là-bas, par dérision, on appelle le « grand Aicard », celui que Léon Daudet surnomme, on ne sait trop pourquoi, le « Crétin des Crêtes », est un auteur estimé, distingué plusieurs fois et ayant déjà remporté maints prix et conquis maints lauriers. Âgé à peine de soixante ans (c'est un jeune), Jean Aicard compte déjà à son actif un prix Montyon obtenu grâce à un ouvrage utile, paraît-il, aux mœurs ; il a été, en outre, plusieurs fois couronné par l'Académie française ; il a même, certain jour, triomphé chez les Immortels avec un poème sur Lamartine, qu'il est venu lire lui-même ; il a obtenu, dans tous les concours littéraires et de poésie, plus d'un prix. Enfin le voilà entré, complètement cette fois, dans les rangs des académiciens. Digne et triomphal couronnement de sa carrière d'homme de lettres. Et l'on ose dire après cela que Jean Aicard n'est pas un grand écrivain, un grand poète, un grand penseur ! Et l'on ose contester son grand mérite littéraire, son immense imagination poétique, son énorme faculté d'observation dans le roman ! Comme quoi les Zoïle et les Fréron sont de toutes les époques. Ce sont les mêmes, justement, qui s'attaquent perfidement à l'indéracinable Rostand que l'on voit aujourd'hui s'en prendre à Jean Aicard. Heureusement nous sommes là pour rétablir la vérité et rendre au grand homme tous les honneurs que l'on doit à son mirliton.

*
* *

De sa littérature, de ses poèmes, nous parlerons le moins possible. Il est difficile, d'ailleurs, d'en dire grand-chose. Jean Aicard a publié des vers, écrit des romans, des nouvelles, collaboré à différents journaux. Il est connu comme chroniqueur, comme dramaturge, comme éducateur. Il est même connu comme inventeur depuis l'aviation et le « survol ». Mais, franchement, que voulez-vous qu'on prononce sur son œuvre ? Il n'y a rien à dire ni à écrire. Son œuvre échappe à toute critique, à toute réflexion, à tout commentaire. On ne peut que constater son existence — d'aucuns disent son inexistence. Elle s'impose. Elle domine. Elle apparaît comme l'immensité éternelle ou comme le Néant.

Occupons-nous donc de l'homme. Suivons-le dans la vie et fournissons ici la nomenclature de ses livres. C'est tout ce que nous sommes capables de faire. Car, avouons-le, la beauté sublime de l'œuvre aicaresque est tellement éblouissante que nos faibles yeux n'en peuvent soutenir l'éclat. Honte à ceux qui demeurent réfractaires à l'influence du génie. Pour nous, qui nous flattons d'une certaine éducation littéraire, nous nous mettons à genoux devant le poète et nous protestons, avec toute la véhémence dont nous sommes capables, contre des détracteurs infâmes.

Jean Aicard, poète-lauréat de tous les concours, auteur dramatique quelquefois sifflé, académicien récent, orateur disert, chroniqueur étincelant et autre chose aussi que nous ne pouvons énumérer, est du Midi, même du Midi... aicard. Il est né à Toulon le 4 février 1848. Il est le fils d'un écrivain aussi distingué, en son temps, que son fils devait le devenir plus tard, un collaborateur de l'*Encyclopédie*, de Pierre Leroux.

Placé d'abord au lycée de Mâcon, Jean Aicard y fit ses études classiques. Il passa ensuite au lycée de Nîmes. Ses études terminées, il se jeta dans la littérature. Dès l'âge de dix-neuf ans

(on est précoce dans le Midi), il publiait son premier recueil de vers. Cela s'appelait les *Jeunes Croyances*. C'était assez jeune, en effet. Malgré tout, ce volume de vers produisit quelque effet. Un critique, M. Louis Jourdan, daigna le signaler dans le journal *Le Siècle*. Bientôt un deuxième volume suivait : *Rébellions et Apaisements* (1871) qui, cette fois, passa inaperçu ou à peu près.

Mais, en 1873, Jean Aicard s'imposa définitivement à l'attention publique avec ses *Poèmes de Provence*. Il est à remarquer, d'ailleurs, que les lecteurs du Nord marquent une sympathie particulière à l'égard des productions méridionales. Il suffit qu'un poème chante la Provence, les cigales, l'huile d'olive et l'aïoli pour que nos boulevardiers parisiens s'extasient. Tout en blaguant le Midi, ils en acceptent l'influence sans discuter. Si, par surcroît, le poète s'amuse à écrire en provençal, dans cette langue d'oc que chacun magnifie et que personne ne sait lire, alors on voit les mêmes lecteurs de Paris s'extasier, crier au grand poète, opposer Mistral à Verhaeren, dresser des statues aux grands méridionaux, sans attendre même qu'ils se soient décidés à mourir. Encore s'ils pouvaient comprendre, distinguer celui d'entre les poètes et les romanciers qui traduit réellement, sincèrement, ce Midi complexe, attachant, attirant... Mais non ! Ils prennent le premier serin venu, celui qui sait le mieux exécuter les quelques airs de mirliton accompagnés des ordinaires senteurs d'ail pour lui tresser des couronnes et en faire le chantre génial du Midi. Comme l'Espagne est représentée par les castagnettes et la fandango, comme l'Algérie est représentée par la danse du ventre ; aux yeux de tous nos pédantesques et félibresques écrivassiers qui font profession d'aimer la cuisine à l'huile et de se pâmer devant *Mireille*, le Midi ne peut se comprendre que par les danses de l'aïoli-Fuller, exécutées par d'incompréhensifs et présomptueux mangeurs d'olives.

*
* *

Après ses *Poèmes de Provence*, qui apparaissaient comme le modèle de la véritable poésie méridionale et que l'Académie française se hâta de couronner, Jean Aicard devint le premier d'entre les écrivains chargés de découper le Midi en tranches à l'usage des septentrionaux. Un critique, M. André Lefèvre, poussa même la hardiesse jusqu'à comparer ces poèmes à ceux de l'Anthologie grecque. Ce fut, dès lors, le succès. Jean Aicard n'avait plus qu'à continuer. Il lança alors dans la circulation la *Chanson de l'Enfant* (1875). Cette fois, il ne s'agissait presque plus des oliviers, des pins maritimes et des routes ensoleillées qui bordent la mer chantante, c'était l'âme naïve, troublée, inconsciente du petit enfant que cherchait à traduire le poète. Francisque Sarcey — un homme qui s'y connaissait — écrivit tranquillement « que toutes les mères devaient lire ce livre », couronné naturellement par l'Académie française. Jean Aicard devenait, de plus en plus, un grand poète. Ce dernier volume devait avoir plus de vingt éditions.

Eu 1879, Aicard publiait *Visite en Hollande*, vers et prose ; puis l'année suivante, une sorte d'épopée provençale, *Miette et Noré*, que l'on allait jusqu'à mettre sur le même rang qu'*Hermann et Dorothee*. Faut-il dire que ce dernier ouvrage obtint un prix de l'Académie française ? Il y avait, dans ce poème épique, un certain tableau des lavandières avec des « flic » et des « flac » qui ravissaient l'illustre J.-J. Weiss.

En 1883, le poète donnait son fameux *Éloge de Lamartine* qu'il vint réciter lui-même à l'Académie et qui obtint — parbleu ! — le prix du concours. Deux ans après, ce fut le *Dieu dans l'Homme*, poèmes métaphysiques très nébuleux et sans le moindre rayon de soleil. Puis le *Livre des Petits* (1886), l'*Éternel Cantique*, le *Livre d'Heures de l'Amour* (1887), *Au bord du*

désert (1888), *Don Juan*, poème dialogué (1889), *Jésus* (1896), etc. De tous ces volumes de vers, retenons avant tout le *Livre des Petits*, aujourd'hui dans toutes les écoles ; on y trouve des choses dans ce genre :

Toc, toc, toc, qu'y a-t-il de neuf,
La poule fait l'œuf.
Toc, toc, toc, un œuf s'ouvre au choc,
Bonjour petit coq !

Ce petit coq, qui ne rapporta pas au poète la même gloire que *Chantecler* a valu à Rostand, méritait, malgré tout, d'être signalé.

*
* *

Mais le grand Aicard n'est pas seulement poète du Midi. Il est aussi auteur dramatique et romancier. On lui doit, en dehors de ses volumes de vers : le *Roi de Camargue*, le *Rêve d'Amour*, *Fleur d'Abîme*, *Mélita*, l'*Ibis Bleu*, *Diamant Noir*, le *Pavé d'Amour*, l'*Âme d'un Enfant*, *Tata*, *Benjamine*, *Maurin des Maures*, l'*Illustre Maurin*. Tous ces romans sont honorables. L'un des meilleurs, le *Pavé d'Amour*, est entièrement raté ; c'est une histoire d'amour très fade qui se déroule dans cette ville de Toulon, avec ses marins, ses filles publiques, son Chapeau-Rouge ; cette ville d'un intérêt si puissant, de mœurs si déconcertantes, qui réclame le pinceau d'un naturaliste puissant et que, dans son étude sabotée, Jean Aicard n'a su nous situer dans la vérité. Un autre de ses volumes en prose n'est, affirme-t-on, que le pastiche maladroit de Tartarin. Nous voulons parler de *Maurin des Maures*. On sait qu'il s'agit d'un paysan rigolo, rusé, audacieux, expert aux galéjades. Le récit de ses aventures drolatiques, en langue provençale, est hilarant. Mais traduit en

français spécial, par le méridional académique, ce Maurin perd toutes ses qualités. Il devient banal, quelquefois grotesque, souvent stupide.

Au théâtre, Jean Aicard a donné, vers 1870, un acte en vers prétendus fantaisistes, qui fut représenté à Marseille, d'abord, à Paris ensuite. Cinq ans après, il donnait un à-propos à la Comédie-Française : *Mascarille*. Puis ce fut l'*Amour gelé*, acte en vers, toujours à la Comédie (1879) ; *William Davenant*, un acte en vers (Comédie française, 1879) ; *Smilis*, 4 actes en vers, toujours à la Comédie (1884). Mais le chef-d'œuvre au théâtre, ce fut le *Père Lebonnard*, drame en 4 actes et en vers qui valut à l'auteur un différend avec le Théâtre-Français et qui fut joué par le Théâtre-Libre où il n'obtint qu'un succès relatif, très relatif. Notons que, quelques années avant, *Smilis* avait récolté un de ces insuccès dont Sarcey affirmait que « c'était un des fous les plus mémorables qu'ait connus la Comédie-Française ».

Terminons cette énumération : après la représentation du *Père Lebonnard*, particulièrement avec l'acteur italien Novelli (1889), ce fut le tour de la *Légende du Cœur*, quatre actes en vers, interprétés par Sarah Bernhardt sur la scène du Théâtre Antique d'Orange, rejoués ensuite à Paris (1903). Enfin, la dernière pièce de Jean Aicard, le *Manteau du Roi*, comédie philosophique en quatre actes et en vers, avec musique de Massenet, fut représentée à la Porte Saint-Martin, avec un insuccès presque absolu. Et l'on annonce comme très prochaine la *Milésienne*, quatre actes en vers. Gare à la catastrophe !

*
* *

On le voit, Jean Aicard, auteur dramatique, poète et romancier, est un des littérateurs les plus féconds de notre époque. Il a au moins cette qualité, à défaut d'autres plus essentielles. On fait remarquer, il est vrai — notre impartialité reconnue nous

fait un devoir de le noter ici — que Jean Aicard n'a pas plus réussi dans un genre que dans l'autre. Poète, il demeure de troisième ordre, et quelques-unes de ses productions poétiques demeureront comme des modèles de mauvais goût et de vulgarité, en même temps que d'impuissance lyrique et de rhétorique pénible. Romancier, il n'a offert au public que des ouvrages où l'observation est absente, où l'analyse est inexistante, où l'imagination est faible ; des romans sans personnages vivants, sans types nettement dessinés ; sans conflits d'ordre sentimental ni social sérieusement étudiés et présentés. Auteur dramatique, il est encore au-dessous des Catulle Mendès, des Richepin et de tous les versificateurs pour planches de notre temps ; à peine peut-il justifier la comparaison avec l'ineffable Déroulède, auteur de *Messire du Guesclin*.

*
* *

Mais que faut-il prendre de ces critiques et que faut-il en laisser ? Chaque écrivain notoire a, hélas ! ses détracteurs. Il suffit de connaître le succès pour récolter en même temps la haine et l'envie. Cette aventure était due à Jean Aicard. Du moins, avons-nous essayé de le défendre ici, et ce n'est pas tout à fait notre faute si nous ne réussissons pas, d'une façon complète, à faire accepter Jean Aicard pour le plus grand génie de notre époque.

Mais le génial poète se consolera aisément. Il méprisera la sottise des critiques et la mauvaise foi d'adversaires jaloux. Ses succès continuels, les prix remportés depuis son entrée dans la bataille littéraire, témoignent assez de sa haute valeur. Et puis, Jean Aicard n'a-t-il pas été servi constamment par une chance que rien ne pouvait lasser ? D'autres écrivains peinent leur existence entière, produisent des chefs-d'œuvre qui traversent les siècles, et, cependant, durant leur vie, ils ne récoltent que

l'indifférence. Ce sont des maladroits. Jean Aicard a su voir cela de bonne heure. Il s'est dit que si son talent n'était pas apprécié immédiatement, il y avait bien des raisons pour qu'il ne le soit pas plus tard. Et il s'est mis à la besogne tout de suite, soignant habilement sa réclame, concourant chaque année à toutes les Académies possibles. Aujourd'hui il peut se réjouir. Il a triomphé sur toute la ligne. On a vu cet homme heureux, tour à tour président de la Société des Gens de Lettres, officier de l'Instruction Publique, officier de la Légion d'honneur, officier de la Couronne d'Italie. Et le voilà, pour finir, membre de cette Académie, qu'il a visée si longtemps. Et le voilà ambassadeur de la littérature provençale parmi les barbares français. Et le voilà aussi, grâce à son affirmation hardie touchant l'idiome provençal, posé en rival du terrible Frédéric Mistral, statufié vivant. Que peut-il réclamer de mieux ?

Certes, il n'a aucune certitude quant à la postérité. Son œuvre sera ensevelie avec lui. Il n'en restera rien. Mais on ne peut pas tout avoir. À la gloire posthume, Jean Aicard a préféré les satisfactions de la vanité et les succès officiels. C'est son affaire. Notre rôle se borne donc à constater qu'il a amplement réussi et qu'il a su promptement atteindre le but qu'il se proposait. Cela ne suffit-il pas pour le laver des injures et des critiques insolentes, et franchement est-il besoin que nous nous acharnions à défendre davantage un écrivain que l'Académie, le gouvernement et le Monde ont consacré à la fois comme Grand Poète, Grand Romancier et Grand Dramaturge ?

Victor MERIC.

3. Antoine Albalat, un faux ami

L'on ne sait que peu de choses sur Antoine Albalat ; à notre connaissance, aucune étude d'ensemble n'a été conduite sur ce

critique littéraire surtout connu pour ses travaux sur l'art d'écrire, à l'exception de l'article, sous la forme originale et vivante d'un entretien, de notre ami Alain Bitossi, qui a fait le point sur les relations Jean Aicard-Antoine Albalat ¹¹.

Pierre-Marie-Antoine Albalat est né à Brignoles le 4 février 1856, d'un père instituteur libre, Raymond Albalat, natif de Castelsera en Espagne ¹². Sur ses premières années passées à Brignoles et ce jusqu'à son installation à Paris en 1897, nos informations sont fortement lacunaires. Le journal dracénois *Le Var* daté du jeudi 27 février 1890 assure toutefois : « M. A. Albalat n'est pas un nouveau venu dans le monde des lettres. Les amateurs de la bonne littérature ont eu plusieurs fois l'occasion de remarquer avec quel style étincelant et châtié notre jeune confrère écrit dans *Le Courrier du Var*, de ravissantes nouvelles et de charmantes variétés. »

Le Courrier du Var, hebdomadaire, est un journal politique, agricole et commercial qui parut du 19 mai 1878 au 10 octobre 1897, dont la collection est, comme souvent pour les journaux locaux, lacunaire. Il est net que ce périodique s'intéresse essentiellement à l'actualité locale dont Antoine Albalat doit rendre compte. La littérature n'y apparaît qu'épisodiquement.

Dès lors, Antoine Albalat devait, pour pouvoir être publié, élargir le champ de ses relations à l'échelon varois, régional et parisien. Ainsi, sans que nos dépouillements soient exhaustifs, avons-nous noté la signature d'Antoine Albalat dans *Le Petit Var*. Et nous soupçonnons qu'il a vraisemblablement été publiciste dans la presse marseillaise où il avait quelques amis comme Louis Pierotti, secrétaire de rédaction du *Petit Provençal*,

¹¹ Voir *Jean Aicard, notre ami. Présence 2*, éditions Valettoises, 3^e trimestre 2004, pages 9-22.

¹² Renseignements obligeants dus à Dominique Amann qui a consulté pour nous l'état civil de la ville de Brignoles.

comme nous l'apprend *Le Var* du jeudi 25 juillet 1889. Ce même journal mentionne dans ses numéros des jeudis 27 février et 24 avril 1890 la publication d'une nouvelle, « Amour sauvage », dans *Le Figaro*, à la mi-février ; dans le supplément hebdomadaire et dans *La Nouvelle Revue* de M^{me} Adam, d'une nouvelle intitulée « Le casseur de pierres ». Toujours en 1890, *Le Var* du jeudi 10 juillet nous apprend que *La Revue illustrée* fit paraître une nouvelle d'Antoine Albalat, « L'Express du matin », ornée de deux gravures de Frédéric Montenard. Nouvelle qui ne passa pas inaperçue puisque *Le Figaro* du 12 juillet et *Le Var* du 20 juillet 1890 en rendirent compte. Peu après, suivant *Le Var* du dimanche 14 juin 1891, Antoine Albalat fit paraître dans *La Nouvelle Revue* du 1^{er} juin une longue étude intitulée « De l'avenir du roman contemporain » et dans ce même périodique, le 1^{er} octobre 1893, ce sera l'article, fort beau, « M. Jean Aicard et la Provence ».

Opérons un retour en arrière pour observer qu'en 1890, date approximative à laquelle il rencontre Jean Aicard pour la première fois, en compagnie du peintre provençal Frédéric Montenard, Antoine Albalat était déjà nanti d'un bagage littéraire conséquent. La bibliographie atteste qu'il signa, sous son nom, *Nella, simple histoire en vers*, publiée à Brignoles en 1877, et plusieurs romans chez Paul Ollendorff : en 1882, *L'Inassouvie, roman intime* ; en 1883, *Un Adultère, roman intime* ; en 1884, *La Maîtresse de Jean Guérin, histoire intime d'une passion* ; en 1886, *La Faute d'une mère, roman*. Et en 1885, toujours chez Paul Ollendorff, parut une longue étude de 358 pages sur *L'Amour chez Alphonse Daudet*¹³. Cette simple liste suffit à montrer qu'Antoine Albalat avait bénéficié d'une solide culture littéraire et d'entregents parisiens. Deux éléments le prouvent :

¹³ La plupart de ces titres peuvent être consultés sur Gallica.

dans *Trente ans de Quartier latin, nouveaux souvenirs de la vie littéraire*, ouvrage publié en 1930 à Paris chez Malfère, il mentionne l'accès aisé « à la bibliothèque d'un riche ami lettré, abonné aux revues, recevant et lisant tous les livres, depuis les classiques jusqu'aux dernières nouveautés¹⁴ ». Et, depuis 1883, il prend l'habitude de passer un mois par an à Paris¹⁵ et y devient un familier des jeudis d'Alphonse Daudet, en 1894 des samedis de José Maria de Heredia ; vers 1890-1892 il fréquenta le salon de M^{me} Adam, et grâce à ses articles de critique correspondit avec Guy de Maupassant et sa mère, M^{me} de Commanville, Paul Bourget, etc., ainsi qu'avec les principaux critiques de son temps comme Émile Faguet ou Jules Lemaître... Il serait juste de dire qu'en 1890, Antoine Albalat, loin d'être un provincial attardé, était, tout au contraire, un provincial qui, intellectuellement, deviendra de plus en plus parisien au fil du temps¹⁶...

La correspondance reçue par Jean Aicard atteste de cet état d'esprit. Relativement peu abondante – une douzaine de lettres, dont la moitié s'étendant des années 1890 à 1900, – cette correspondance d'abord relativement chaleureuse se distendit – une seule lettre pour la période qui court de 1900 à 1912 – et

¹⁴ Cf. page 8. Cité, dans sa préface, page 12, par Jean-Luc Moreau dans son édition des *Souvenirs littéraires*, Paris, Armand Colin, 1993.

¹⁵ Selon l'affirmation d'Antoine Albalat lui-même, dans ses *Souvenirs*, page 24. Voir note 13.

¹⁶ Ajoutons ici que sa situation matérielle – suivant ses *Souvenirs* – était impécunieuse, ce que confirme la feuille manuscrite établie en 1910 à l'entête du *Journal des débats politiques et littéraires*, qui présente ses titres. Son dossier de légionnaire qui comprend dix pièces – voir le matricule 82503 – indique qu'Antoine Albalat, chevalier de la Légion d'honneur par décret du 31 décembre 1910 sur le rapport du ministre de l'Intérieur, avait cumulé les petits emplois, nécessaires à la vie quotidienne, de secrétaire de rédaction, à l'École spéciale d'architecture, à la *Nouvelle Revue* et au *Journal des débats*. La critique littéraire, dans ces deux derniers journaux, pour prestigieuse qu'elle fût, ne suffisait pas à nourrir son homme et ce d'autant plus qu'il s'était marié, tardivement, à Paris, à une date postérieure à 1900.

devint seulement courtoise et professionnelle – cinq lettres – de 1913 à 1920. L'ensemble se révèle donc décevant.

Aussi ne peut-on s'étonner qu'Antoine Albalat qui a si peu vu, connu Jean Aicard reste au niveau des remarques convenues et générales dans les quelques pages à lui consacrées dans ses *Souvenirs de la vie littéraire*. Mais l'on est surpris à la lecture de ce passage :

Aicard n'a jamais travaillé et ne s'en cache pas. Je l'ai supplié cent fois de mettre en valeur par l'effort et la retouche les qualités d'imagination et de verve que lui a prodiguées la nature. « C'est inutile disait-il. Je ne peux pas. Il faut me prendre comme je suis ». Aicard écrit ses romans d'un seul jet, la plupart du temps dans son lit ; les pages se succèdent, il change quelques mots, et le livre est fait ¹⁷. »

Remarquons tout d'abord que ce passage a été publié en 1920. La mémoire est oublieuse... Par ailleurs, nous ne pouvons nous empêcher de penser, par référence avec ce que nous avons dit ci-avant de la correspondance, que le critique songe à la période où il voyait Jean Aicard, l'été, à La Garde, pendant les années 1890-1895, années fiévreuses, Jean Aicard étant particulièrement sollicité, d'où de nombreuses œuvres de circonstance. Mais ce qu'il avance de la « méthode » suivie par Jean Aicard pour écrire ses romans d'alors tient de la méconnaissance ou, pire, de la mauvaise foi. Pour qui a dépouillé le Fonds Jean Aicard et dépouillé les journaux varois, marseillais, niçois et parisiens, l'affirmation d'Antoine Albalat est fausse. Les romans de Jean Aicard ne sont pas écrits « d'un seul jet » ; ce n'est que

¹⁷ Cf. la page 288 des *Souvenirs*, livre paru initialement chez A. Fayard, et page 202 de l'édition de Jean-Luc Moreau.

le premier jet, suivi d'une longue maturation, puis d'un deuxième, troisième, quatrième jet. En réalité, la méthode de travail est celle d'un Balzac, d'un Flaubert, d'un Zola... Nous avons pu le montrer pour *Maurin des Maures* et *Gaspard de Besse* ¹⁸.

En 1920, Antoine Albalat avait oublié ce qu'il écrivait dans *La Nouvelle Revue* de septembre-octobre 1894 dans son article, qu'il faut relire, « M. Jean Aicard et la Provence ¹⁹ ».

4. Un portrait rigoureusement honnête par Adolphe Brisson

Contrepoint des portraits précédents, celui dressé par les *Annales politiques et littéraires* en 1909 est à la fois plus complet, plus vivant et surtout équilibré. Il émanait d'Adolphe Brisson qui connaissait, de longue date, Jean Aicard ainsi que ses lieux de vie ²⁰.

¹⁸ Voir « Les mystères de la genèse de *Maurin des Maures* », pages 3-14, article paru dans les *Archives littéraires, revue des archives municipales de Toulon*, n° 1, 2008. Et le *Gaspard de Besse* de Jean Aicard, pages 91-99, article publié dans *Jean Aicard académicien*, Toulon, les amis de Jean Aicard, septembre 2009.

¹⁹ *La Nouvelle Revue*, 16^e année, tome XC, septembre-octobre 1894, pages 491-510. Article publié dans cette livraison d'*Aicardiana*, pages 41-67 ; également disponible sur les sites Internet www.Biblisem.net ou www.Gallica.bnf.fr.

²⁰ La correspondance reçue par Jean Aicard (archives municipales de Toulon) comprend une quarantaine de lettres, s'étendant de 1888 à 1920, émanant d'Adolphe Brisson ainsi que de sa femme Madeleine Brisson, née Yvonne Sarcey, fille du célèbre critique. Les lettres de Jean Aicard, en dépôt à l'IMEC, sont moins nombreuses : une douzaine. Adolphe Brisson vint à Toulon, sans que nous puissions préciser les dates, et notamment en deux circonstances : le mariage de sa fille unique avec Louis Dauphin qui ornera d'une belle aquarelle le premier chapitre du roman *Arlette des Mayons* paru dans les *Annales* en 1917. Et suivant *Je dis tout*, numéro 631, samedi 17 février 1917, page 3, rubrique « Le monde », Adolphe Brisson avait acquis « une belle propriété à Carqueiranne ».

Adolphe Brisson, journaliste-né, avait de qui tenir. Son père, Jules Brisson, né à Cabara, près de Bordeaux, en 1828, s'adonna au démon du journalisme, à seize ans, donc en 1844, à la *Revue de Libourne*, sous le pseudonyme de Jacques Thébain. Venu à Paris pour y poursuivre des études de droit, il publia, en 1847, un volume de vers, *Premiers chants*, accueilli favorablement par Lamartine et Hugo. Lors de la révolution de 1848, il se lança dans la bataille démocratique, mais ses articles républicains publiés dans *La Tribune de la Gironde* lui valurent, au lendemain du coup d'État du 2 décembre, d'être inculpé. Il s'enfuit alors en Angleterre. Sous le Second Empire et la III^e République, après avoir donné des romans – en 1882, *Adonai* et des *Souvenirs élogiques* ; en 1858, *Jean Balthazar* – il se consacra surtout à des entreprises de presse : en 1858, *Les Salons de Paris* ; en 1861, *Les Grands Journaux de France* ; en 1868 *Le Journal des affaires industrielles*. Mais sa grande réussite fut, incontestablement, la création en 1883, à l'instigation de son fils Adolphe, de la revue qui devait assurer la fortune de sa famille, les *Annales politiques et littéraires*.

Tel père tel fils. Adolphe Brisson, né le 17 avril 1860, entra aux *Annales* dès sa sortie du collège. Rédacteur en chef en 1895, il en devint le directeur en 1902, à la mort de son père. Mais, dans le même temps, il collabora à de nombreux journaux, le *Parti national*, le *Bien public*, la *Revue illustrée*, *Le Gaulois*, *Le Temps*, où il donna le feuilleton dramatique. Ses articles furent réunis par lui dans des recueils comme *Portraits intimes*, *La Comédie littéraire*, *Un coin du Parnasse*, *Pointes sèches*, *Nos humoristes*, *Les Prophètes*, *Paris intime*, *L'Envers de la gloire*, *Théâtre*, etc.²¹

²¹ Nous empruntons ces deux biographies à Roman d'Amat qui a consacré des notices aux Brisson. Voir les n^{os} 1, colonne 362, et 7, colonnes 365-

Il convient maintenant afin de mieux mesurer l'audience des *Annales* et, par là, de comprendre les raisons qui poussèrent Jean Aicard à y écrire un nombre considérable de textes, dont la majeure partie se constituait de poèmes, de se reporter à ce qu'écrivait Christophe Charles sur cette revue populaire :

La *Revue bleue* sert de modèle à un autre hebdomadaire, type revue, qui atteint des tirages beaucoup plus importants et touche la clientèle petite-bourgeoise et provinciale : les *Annales politiques et littéraires*. Fondés en 1883 par Jules Brisson, ils adoptent le format in-4° alors que les autres revues sont plutôt des in-8°. Formé dans les milieux républicains d'opposition sous l'Empire, le directeur a collaboré au *Siècle* d'Havin, a dirigé un hebdomadaire d'affaires et dispose donc d'un réseau politique et littéraire très étendu. Très vite, il est secondé par son propre fils Adolphe (né en 1860), qui a épousé, en 1889, la fille du célèbre critique théâtral Francisque Sarcey. Celle-ci est également associée à la vie de la revue. Dès 1887, deux éditions sont proposées aux lecteurs, l'une ordinaire, à 6 francs par an, et l'autre illustrée, à 10 francs. Les rubriques, très variées, cherchent à plaire aux publics les plus divers : chronique politique, portraits contemporains, vie parisienne, critique dramatique et littéraire, roman-feuilleton, mondanités, médecine, sciences, finances, jeux, informations pratiques et même recettes de cuisine, ce qui serait impensable dans les grandes revues intellectuelles. Toutefois la présence de plumes célèbres évite qu'on assimile ce périodique à un hebdomadaire « populaire ». Le nombre d'abonnés progresse régulièrement de 3000 au démarrage à 78000 en 1907, le tirage total étant de 118 000 exemplaires à cette date.

366, dans son *Dictionnaire de biographie française*, tome VII, Paris, Letouzey et Ané, 1956.

Ce public massif et stable attire les annonceurs et assurent la prospérité de cette revue intermédiaire entre les grandes revues et les périodiques populaires. La société peut ainsi augmenter son capital régulièrement, servir un dividende aux actionnaires (15 % en 1887, 6,8 % en 1900) et même acquérir un hôtel particulier, rue Saint-Georges dans le IX^e arrondissement, où sont données des conférences. Les souscripteurs se recrutent dans les « nouvelles couches » républicaines (fonctionnaires, professions libérales, petits et moyens entrepreneurs). Ils se reconnaissent dans une revue républicaine modérée, laïque, qui croit aux vertus de l'instruction au point de créer une « Université des *Annales* » destinée aux femmes et qui accueille des conférenciers célèbres de la politique, des lettres et du journalisme. Les *Annales politiques et littéraires* préfigurent ainsi les hebdomadaires culturels à grand tirage de l'entre-deux-guerres²².

Versons, pour clore ce petit dossier, sans autre commentaire de notre part, ce petit bijou de portrait qui rend justice, croyons-nous, à l'homme de lettres, plus humble, plus laborieux que n'ont voulu le dire les « écrivassiers » de la petite presse :

JEAN AICARD

Celui-ci est plus populaire, surtout auprès de nos lecteurs.

Un homme alerte, jadis très brun, aujourd'hui grisonnant, de taille moyenne. Figure émaciée ; front large, — un front que

²² Christophe Charles, *Le Siècle de la presse (1830-1939), l'Univers historique*, Paris, éditions du Seuil, 2004, page 175-176. — Les *Annales* ont été étudiées par l'historien de la presse Marc Martin, « La revue et son lectorat. L'exemple des *Annales politiques et littéraires* », article paru dans J. Pluet, Despatin, M. Leymarie et J.-Y. Mollier, *La Belle Époque des revues 1880-1914*, Paris éditions de l'IMEC, 2002, pages 69-79.

quarante ans d'un acharné labeur intellectuel sillonnèrent de rides profondes ; la barbe en deux pointes ; un bon regard franc ; un bon sourire toujours accueillant le visiteur et l'ami. Rien de Machiavel ; aucun masque. Un poète à l'âme douce, à l'âme confiante et loyale, bienveillante. Tel il fut jugé par tous ceux qui l'approchèrent ; et tel il est véritablement.

Paris, d'ailleurs, le connaît bien, depuis longtemps ; et il est légendaire, là-bas, dans sa Provence, où il passe plusieurs mois de l'année.

Un Méridional très parisien. L'hiver ici, l'été à la campagne, près de la mer d'azur, parmi les oliviers et les vignes où chantent les cigales joyeuses, sous le ciel bleu.

Signes distinctifs : aime les chiens, les fleurs et les simples gens ; se promène par les routes poudreuses, sous le bon ciel, qui ne lui fait pas peur et si bien lui bistras la peau ; flâne en compagnie de quelques amis, déclamant de sa voix merveilleuse, cette voix de cuivre et d'or qui contribue à faire de lui un charmeur, les vers ailés nouvellement éclos en sa féconde cervelle ; se soucie peu des rubans, néglige — à l'encontre de tant d'illustres confrères ! — de porter, sur ses vestons d'appartement, la rosette à laquelle il a droit, oublie même d'en orner ses redingotes ; et il fume un nombre incalculable de pipes, — très petites.

Oh ! ces pipes ! à peine bourrées d'un gros tabac ordinaire ; ces pipes qui s'éteignent sans cesse et qu'il rallume avec peine, à grand renfort d'allumettes de cire !

— Vous fumez des allumettes, lui disent, parfois, ses amis ; c'est peut-être malsain.

Il sourit, et il continue, frottant sur la boîte, sans découragement, les cires minces à tête rouge, à tête brune, dont nous gratifie la régie française, les jetant tout enflammées autour de lui, sur le parquet de son cabinet de travail, sur les tapis, sur

les meubles, par aventure, où, paisibles, elles achèvent de se consumer, — petites étoiles gentilles, — et il continue de causer...

À Paris, *son jardin*, c'est le Luxembourg, — près duquel il habite un appartement tranquille. C'est là que, parfois, des promeneurs le reconnaissent, distrait, errant sous les arbres, parmi les jeux et les cris des enfants. Mais longues sont ici les distances à parcourir, brèves et si remplies les journées parisiennes ! Et il faut renoncer à la marche, quand on est un homme occupé, il faut recourir à la voiture. C'est pourquoi, presque jamais, il ne sort à pied.

À la campagne, en revanche, il marche volontiers, — sur les routes, ou bien dans son jardin, qui est très vaste, clôturé seulement par quelques cyprès et par des aloès, par des rosiers, au milieu des vignes.

Mais son bonheur, sa vie, c'est le travail, — auprès d'une sœur aimée, qui fut l'affection sûre, la joie et le sourire de tous les jours, le refuge aux heures tristes, — et le plus souvent, en son appartement de la rue du Luxembourg, en son vaste atelier de La Garde, là-bas, sur « l'établi » superbement sculpté dont fit présent un admirateur italien, il écrit, — nerveusement, fougueusement, — couvrant de son écriture mince et ferme de gros cahiers qu'il pose au coin de sa table, sur une chaise, sur ses genoux... et qui lui semblent commodes ; et il abat en quelques heures beaucoup de besogne, peignant par larges touches, traçant à grands traits le croquis d'un roman, le plan d'un drame, ou d'un poème, quitte à revenir ensuite, à plusieurs reprises, sur l'œuvre incomplète et jugée par lui défectueuse, rarement content, ce qui donne, après quelques semaines de travail, à ses manuscrits revus et corrigés, l'aspect de grimoires extraordinaires, indéchiffrables. À peine l'auteur lui-même peut-il s'y reconnaître. Quelle difficulté pour retrouver les vers jetés çà et là sur le recto, sur le verso, entre les lignes,

dans tous les sens ! Il faut, parfois, les numérotter ; il faut recopier ²³.

Quarante ans de ce labeur infatigable ont produit une douzaine de volumes de vers, à peu près autant de romans et plusieurs pièces de théâtre : entre autres ce fameux *Père Lebonnard*, répété d'abord à la Comédie-Française, puis retiré par l'auteur, on sait à la suite de quelles querelles violentes et tapageuses, ce *Père Lebonnard*, que l'acteur italien Novelli, depuis, promena triomphalement à travers l'Europe et l'Amérique, et que joue, de façon si remarquable, Silvain, de la Comédie-Française, — ce *Père Lebonnard*, où l'auteur a mis toute son âme tendre et compatissante, tout son amour des humbles et des braves gens ²⁴.

²³ NDLR : c'est nous qui soulignons les passages essentiels du « travail de l'œuvre ».

²⁴ *Les Annales politiques et littéraires*, 27^e année, n° 1346, 11 avril 1909, « Les échos de Paris », page 342, colonnes 2-3.



Aristide Delannoy, *Portrait de Jean Aicard*.

(d'après *Les Hommes du Jour*, 3^e année, n° 109, 19 février 1910, page 1).

UNE BIOGRAPHIE RETROUVÉE : ANTOINE ALBALAT PAR IGNOTI

Jacques PAPIN

La bibliothèque des Amis du Vieux-Toulon et de sa région possède dans ses riches collections un petit volume, coté 6672, *Les Portraits de l'Indépendant du Var*, ouvrage publié à Draguignan, chez l'imprimeur E. Luo, en 1892. L'auteur signe du pseudonyme *Ignoti* que nous n'avons pas identifié.

L'ouvrage se compose de vingt-sept biographies, dont celles d'Alphonse Karr, Frédéric Montenard, Émile Ollivier, Jean Aicard et Antoine Albalat. Initialement, les biographies rassemblées dans ce recueil avaient été publiées dans un journal dracénois, paraissant le jeudi et le dimanche, sur une période qui court du dimanche 6 juillet 1890 au 5 juillet 1891, soit un an. *L'Indépendant du Var*¹, journal conservateur, fut repris aussitôt par *Le Courrier du Var*, hebdomadaire de Brignoles, dont il a été fait état dans l'article précédent.

À lire la biographie d'Ignoti, qui complétera heureusement notre propre notice, il apparaît nettement que l'auteur connaît familièrement Antoine Albalat, qu'il a dû côtoyer, professionnellement, en tant que journaliste et apprécier, tout en regrettant le penchant naturaliste de certaines de ses premières œuvres romanesques.

¹ Voir WATELET (Jean), *Bibliographie de la presse française politique et d'information générale. 1865-1944*. 83. Var, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1978, page 44.

Il reste à souhaiter qu'une étude approfondie sur les débuts littéraires et journalistiques de sa période varoise soit conduite sur Antoine Albalat...

IGNOTI
Les Portraits de l'Indépendant du Var
(1892, pages 83-90)

30 novembre 1890.

ANTOINE ALBALAT

PROVENÇAL enthousiaste, travailleur acharné, auteur d'œuvres déjà nombreuses et sur le point de voir son succès s'élargir, ayant toujours cherché son inspiration dans les sujets, les paysages et les milieux de notre pays, M. Antoine Albalat nous a semblé mériter de figurer dans notre galerie.

Encore au collège, sa passion d'écrire se manifestait par des vers et des articles qu'il envoyait à *Toulon-Journal* et à la *Guêpe Toulonnaise*, deux feuilles littéraires fondées à Toulon par notre ancien confrère, M. Laurent Germain ².

² NDLR. — Nous reprenons ici l'essentiel de nos notices sur Laurent Germain et sa petite presse publiées pages 155 et 156 dans notre article « L'assassinat de la rue Magnague et son auteur anonyme Antoine Dominique feuilletoniste toulonnais », *Bulletin de la société des amis du Vieux-Toulon et de sa région*, n° 118, année 1996.

Laurent GERMAIN, qui fut maire de La Valette, est l'auteur d'une *Histoire de La Valette*, Toulon, 1889, in-8°, 2^e édition, imprimerie Isnard, 1891 ; de *Notes historiques de la Révolution de Février 1848*, tome I — le tome II couvrant la période de 1848 à 1851, — notes manuscrites léguées par le petit-fils de Laurent Germain par l'intermédiaire de P. Fontan en 1914, aux amis du Vieux-Toulon, désormais cotées MS 53 et 54. Cet avocat ne semble pas avoir suscité l'attention des chercheurs, alors même qu'il a occupé une place importante dans le milieu culturel toulonnais de la fin du XIX^e siècle. Voir sur lui une brève notice dans *Le Troubadour*, 1^{ère} année, n° 14, dimanche 3 mai 1874, page 2, « Album d'un Toulonnais. Journalistes. Littérateurs. Poètes. Hommes Politiques », notice signée H. Dantès et Ch. Delval.

Plus tard, notre ami égayait ses études de droit, prématurément abandonnées, par une exubérante production de vers disséminés à travers la presse départementale. À cette époque,

Toulon-Journal, artistique et littéraire parut du 23 février au 20 avril 1873, soit neuf numéros. Il fut repris par le *Tambourin provençal, illustré, artistique et littéraire*, hebdomadaire qui vécut, lui aussi, brièvement du 27 avril 1873 au 1^{er} juin 1873.

Le Troubadour, qui se présente comme la suite de *Toulon-Journal*, publication suspendue « à la suite d'une divergence d'opinions entre ses rédacteurs », a été consulté à la Bibliothèque municipale de Toulon qui possède un recueil factice, coté O 109. Le premier numéro est daté du jeudi 23 janvier 1874, le numéro 30 — le dernier conservé — est daté du dimanche 4 octobre 1874. Signalons que *Le Troubadour* consacra une intéressante série de notices, à partir du n° 14, dimanche 3 mai 1874, à des littérateurs toulonnais comme Albin Valabrègue, Laurent Germain, F. La Foux, Franz-Ursus, Noël Blache, Demaux, Rouge-Gorge.

La Guêpe de Toulon est aussi conservée dans le même recueil factice, coté O 109, de la Bibliothèque municipale de Toulon. Ce recueil, entré dans les collections publiques le 22 mai 1931, était la propriété de Félix Roux, dit *La Foux*. Le recueil conserve le n° 1, 1^{ère} année, du dimanche 19 octobre 1873 ; le n° 1 du dimanche 11 octobre 1874 — c'est donc la 2^e année — au n° 12 du dimanche 27 décembre 1874. La numérotation est ensuite continue jusqu'au 11 avril 1875. Le rédacteur en chef était Léo de Karuly — un pseudonyme, — le courriériste théâtral, Nasturby, et les autres collaborateurs, signant aussi sous des pseudonymes, étaient : T. de Réal Martin, Schneider, L. Martial, Zélie Walter, X, XX, L'Autre. Rédaction et administration étaient domiciliés au 56 boulevard de Strasbourg, l'administrateur-gérant étant Élie Crillon. Chaque numéro coûtait 10 centimes, l'abonnement pour 1 an étant de 6 F. ; pour six mois de 3,50 F. ; pour trois mois de 2 F. Typographie et lithographie étaient assurées par Ch. Mihière. Notons que pour l'abonnement il convenait de s'adresser à l'administrateur-gérant 11 place Puget qui était M. Élie... coiffeur.

Le Progrès du Var, 5^e année, n° 1222, daté du dimanche 5 octobre 1873, dans sa rubrique « Chronique régionale », saluait la naissance en ces termes : « Nous apprenons avec plaisir la création dans notre ville d'un nouveau petit journal littéraire et théâtral : *La Guêpe de Toulon* qui doit paraître le 18 octobre prochain sous la direction de Gadurier ». Observons ici la difficulté d'identifier qui se cache sous ces multiples pseudonymes dont M. René Merle a procuré un utile répertoire aux pages 403 à 409 de son précieux ouvrage, *Les Varois, la presse varoise et le provençal. 1859-1910*, Bulletin de la Société d'études historiques du texte dialectal, 1996. Gadurier alias Gueirard Marius — autres pseudonymes : Chichoix, Marelllo, Nasturby, Roumpinoisetto — écrit, soit en provençal, soit en français. Né en 1846, mort en 1908 à Toulon, il était commis au Mont-de-Piété. Le *Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale. Auteurs. T*

se fonda à Toulon la *Revue Méridionale*³. M. Antoine Albalat y fit paraître une étude sur *les Femmes chez Alfred de Musset* et une autre sur *les Femmes chez Diderot* qui furent très remarquées.

C'est alors qu'il commença à écrire dans le *Brignolais* une longue série de chroniques scientifiques et littéraires, et à rédiger un peu plus tard le *Journal de Brignoles*⁴, qui devait bientôt devenir le *Courrier du Var*, la feuille monarchique et militante que nous connaissons tous.

Parti peu après pour Paris, M. Albalat, sous le patronage de M. Albin Valabrègue, était reçu à La Cigale⁵, que présidait alors M. Henri de Bornier.

LXV. GROT-GUIBELET, Paris, Imprimerie nationale, 1939, enregistre aux colonnes 580-581 cinq titres en français, dont quatre de peu d'ampleur — de une à onze pages, — publiés à Toulon, un à Marseille et un seul à Paris, majoritairement des poèmes. Toutefois, Marius Gueirard publia dans le *Progrès du Var* en 1874, un roman — signé Nasturby — titré *les Assassins de Besagne*.

Si Antoine Albalat a publié « des vers et des articles », suivant Ignotti, dans le *Toulon-Journal* et *La Guêpe de Toulon*, ce fut donc sous le couvert du pseudonyme que rien, sauf hasard providentiel, ne permet de lever.

³ NDLR. — La *Revue méridionale* n'a pas laissé de traces dans les collections publiques ou privées, sauf erreur, et ne semble pas avoir été versée au dépôt légal, à la Bibliothèque nationale de France.

⁴ NDLR. — Suivant Jean Watelet (voir page 45 de son ouvrage cité) le *Journal de Brignoles et de l'arrondissement, littérature, commerce, industrie, agriculture, arts, sciences, annonces judiciaires, administratives, commerciales et avis divers*, hebdomadaire, eut une longue existence de 1822 au 12 mai 1878. Les collections peuvent être consultées à la Bibliothèque nationale de France à partir du 15 avril 1862 — mais avec des lacunes — et aux archives départementales du Var, à partir du 24 mai 1874. Pour sa part le *Brignolais*, hebdomadaire, eut une existence brève du 4 avril 1875 au 31 décembre 1876 et n'est consultable qu'à la Bibliothèque nationale de France.

⁵ NDLR. — La Cigale, association sur laquelle la bibliographie n'enregistre que de rares travaux partiels et qui mériterait une étude exhaustive, créée début 1876 par Maurice Faure, Eugène Beaudouin et Louis-Xavier de Ricard, avait pour but de regrouper lettrés, artistes, savants, hommes politiques originaires du Midi, et de servir de trait d'union entre Paris et leur

Dans ce dur métier littéraire, les débuts sont arides, et il fallut à notre ami toute la provision de courage et d'énergie dont il est doué, pour affronter la lutte et persévérer ; mais notre jeune écrivain n'a jamais eu qu'une passion : la littérature, et il était bien décidé à surmonter tous les obstacles et à se faire une place au soleil, dût-il lui en coûter des années de travail et de déboires.

Les conseils de quelques confrères éminents furent pour beaucoup dans la décision que prit M. Albalat de retourner en province.

N'ayant pas un bagage de productions suffisant, après avoir essayé vainement de faire du théâtre avec la collaboration de M. Albin Valabrègue, qui est aujourd'hui l'auteur acclamé du *Bonheur Conjugal* et des *Ménages Parisiens*, notre jeune littérateur revint à Brignoles, non pas désillusionné, mais encouragé et résolu à se mettre à l'œuvre. Il trouva parmi nous, dans le journalisme, une situation modeste mais indépendante, qui lui permit de se livrer à son irrésistible vocation.

Deux ans après, il publiait, chez Ollendorff, son premier volume : *l'Inassouvie*, dont le succès fut rapide, grâce à une élogieuse lettre-préface de M. Alphonse Daudet.

Malheureusement, entraîné par le goût du jour, — on était en plein engouement naturaliste, — M. Albalat fit une œuvre

pays de naissance. L'association eut un succès immédiat. Dès août 1876, elle compta une centaine de sociétaires ; en 1880, 167. En son sein, tout naturellement, se trouvait Jean Aicard.

Isaac-Albin Valabrègue, né le 17 décembre 1853 à Carpentras, décédé en 1937, était vraisemblablement connu d'Albalat par ses articles parus dans la petite presse toulonnaise comme *Le Troubadour*, *La Guêpe de Toulon* ou dans la presse marseillaise. Il est surtout connu comme auteur dramatique dès 1879 et collabora avec Jean Aicard au *Don Juan-1889*.

Le vicomte Henri de Bornier, auteur célèbre de *La Fille de Roland*, né à Lunel (Hérault) le 25 décembre 1825, décédé début 1901, fut, lors de la sixième réunion de La Cigale, nommé président début août 1876. Il le restera jusqu'en 1887.

profondément déplorable au point de vue moral, une œuvre qui, d'ailleurs, n'a plus été rééditée et que l'auteur est le premier à regretter comme ces péchés de jeunesse dont on rougit dans l'âge mûr. Il ne devait pas tarder, du reste, à changer complètement de manière.

Notre ami avait trouvé un éditeur, le succès semblait venir ; les comptes rendus des journaux étaient flatteurs.

Très blâmé par ses amis et par tous ceux qui pensent avec raison que la littérature doit être le reflet du beau, du bien et du vrai, M. Antoine Albalat publia, en 1883, son second livre : *Un Adultère*, roman plus terne, où s'accusait encore la première tendance que nous avons signalée.

En 1884 paraissait *la Maîtresse de Jean Guérin*, œuvre d'observation comme toujours, où se retrouvaient, néanmoins, des scènes risquées, les dernières que M. Albalat devait écrire.

L'année suivante le jeune écrivain brignolais publiait un très attachant volume de critique intitulé : *l'Amour chez Alphonse Daudet*, qui fut très apprécié du monde lettré, malgré les plaisanteries de *l'Événement* et de la *Revue Bleue* : « Je viens de lire ce remarquable livre de critique, lui écrivait M. Paul Bourget, et je vous suis reconnaissant d'avoir ainsi cité mon nom et surtout de m'avoir fait éprouver la grande joie d'une œuvre pensée ; c'est vous dire combien des éloges me touchent, particulièrement venant de vous. »

En 1885 *la Faute d'une Mère* faisait connaître notre compatriote au public marseillais. C'est une œuvre émue et attendrie où sont peints le milieu et le monde de Marseille.

Malgré cette production consécutive, M. A. Albalat se stérilisait, il faut bien le dire, recommençait un peu chaque année le même ouvrage ou plutôt le même sujet scabreux : la monographie de la passion. Comme on ne crée le succès des livres que par la publicité antérieure, c'est-à-dire par les revues et les

feuilletons, le jeune écrivain comprit qu'il lui fallait d'abord renouveler son genre, l'étendre, observer autour de lui et créer la vie en dehors de sa personnalité. Il se remit à l'œuvre avec un invincible acharnement, il se détacha de l'école naturaliste où son talent aurait fini par s'étouffer, comme une fleur dans un marécage, il chercha la moralité dans l'art, il vit qu'on pouvait allier le réalisme avec l'émotion, et la vérité avec l'honnêteté, il poursuivit un idéal nouveau : le style durable, la forme ample.

C'est alors que *l'Événement* publia en feuilleton un nouveau roman de lui en collaboration avec son frère, intitulé : *le Roman d'une Fiancée*, que le *Courrier du Var* reproduisait bientôt après. C'est une œuvre pleine de larmes qui eut un grand succès dans les colonnes du journal parisien.

Se souvenant de ce que lui écrivait alors M. Alphonse Daudet : « Il faut vous acharner et vaincre l'indifférence ignorante du public, » M. Antoine Albalat se recueillit donc pendant deux ans. Au bout de ce temps, il avait produit une quinzaine de *Nouvelles* et un nouveau roman.

En février 1890 notre ami débutait au *Figaro* par une nouvelle intitulée : *Amour Sauvage*. Le succès arrivait.

Quelques mois après, *La Nouvelle Revue*, dirigée par M^{me} Edmond Adam, publiait une autre nouvelle : *le Casseur de Pierres*, que M^{me} Adam accueillait avec une satisfaction non dissimulée : « À la bonne heure, écrivait-elle à l'auteur, voilà enfin la vertu récompensée, ce sont des surprises qui ne m'arrivent pas souvent ; je crois la vérité là aussi bien qu'ailleurs, et, en tout cas, elle est plus agréable et plus noble. »

Au bout de quelque temps, sur la recommandation de M. Guy de Maupassant, la *Revue illustrée* publiait *l'Express du Matin*, autre nouvelle de notre ami, qui eut l'honneur d'être illustrée par M. Montenard, le grand peintre provençal.

Le *Figaro* signalait l'apparition de cette œuvre, en louait les « descriptions exactes », les « traits exquis d'observation » et citait des extraits où « l'écrivain inconnu rappelait Zola, l'artiste triomphant. »

Nous sommes heureux de constater que M. Antoine Albalat a complètement renoncé à sa première manière et qu'il n'écrit aujourd'hui que des choses que tout le monde peut lire. — Ses amis savent avec quelle conscience et quelle ténacité il travaille ses productions, partageant son temps entre ce labeur quotidien et sa collaboration au *Courrier du Var*, ainsi qu'à d'autres journaux.

M. Antoine Albalat a le pied dans l'étrier, nous sommes persuadés que le succès s'accroîtra de jour en jour ; il le mérite par sa conviction et ses efforts.

Il est de ceux à qui on peut prédire de l'avenir, car il a toujours considéré l'art et la littérature comme les seules choses sérieuses de la vie. Haïssant la réclame, refaisant jusqu'à dix fois la même page, il cherche avant tout la vérité dans l'observation et la perfection dans le style, ce qui est la tradition des écrivains de valeur.

Nous avons publié, dans le numéro six d'Aicardiana, une étude d'Henri Amoretti consacrée à Jean Aicard. Et nous avons songé qu'à cet article plus précis et plus philosophique, faisait pendant celui d'Antoine Albalat, plus littéraire mais tout aussi agréable à la lecture, et tous deux nécessaires à l'approfondissement de l'œuvre de notre écrivain.

Jacques PAPIN.

M. JEAN AICARD ET LA PROVENCE

Antoine ALBALAT *

Une des causes de la supériorité de la littérature grecque — on ne l'a pas assez remarqué — c'est qu'en général ses auteurs n'ont pas traité des sujets de fantaisie, des œuvres imaginées et voulues. Rien de plus limpide que leur art ni de moins compliqué que leur inspiration. Presque tous sont des artistes spontanés qui ont écrit, non pour montrer du talent, mais pour rendre ce qu'ils voyaient. La littérature grecque non seulement n'a pas de formule, mais on peut dire qu'elle n'a jamais cherché ses

Cette étude a été publiée pour la première fois dans *La Nouvelle Revue*, 16^e année, tome XC, septembre-octobre 1894, pages 491-510 ; et reprise dans : ALBALAT (Antoine), *Le Mal d'écrire et le roman contemporain*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1895, in-12, 342 pages ; voir le chapitre « Jean Aicard et la Provence » aux pages 187-221. — La présente publication est faite d'après l'édition princeps de *La Nouvelle Revue*.

œuvres. C'est une littérature nationale, patriotique et de terroir. Homère, Hésiode, Aristophane, Théocrite se sont bornés à peindre ce qu'ils avaient sous les yeux, les choses vécues par eux ou familièrement apprises. De là leur charme, profond jusqu'à l'inconscience, leur vigueur incisive, leur relief d'idées, leurs peintures inimitables, que nos productions ne surpasseront pas. Eschyle, Sophocle, Euripide même n'ont été que les traducteurs des légendes de leurs époques et n'ont mis dans leur théâtre que les traditions orales, ce qu'on racontait, ce qui était dans l'esprit de tous. Notre littérature française offre dans sa généralité un caractère complètement différent. Le ^{xvi}^e et le ^{xvii}^e siècle n'ont vécu que de l'imitation grecque ou latine. Il faut arriver jusqu'à Chénier et au romantisme pour retrouver la poésie personnelle, écrasée par la fêrule de Malherbe après les tentatives de la Pléiade. On ne se représente pas ce qu'il a fallu d'efforts à nos deux grands siècles classiques pour avoir du talent en dépit de l'imitation et pour se créer un mérite sans vouloir être original.

Je crois que les poètes, quelle que soit leur école, sont un peu comme les littératures : il en est qui s'imposent des sujets tels que *Jocelyn*, la *Légende des siècles*, les *Blasphèmes*, les *Fleurs du mal* ; d'autres, au contraire, chantent ce qu'ils voient et ce qu'ils vivent, comme Mistral, Jean Aicard, Brizeux, Lamartine dans ses *Méditations*, Hugo dans ses *Contemplations*. La marque spéciale de M. Jean Aicard est d'être, lui aussi, un spontané et un sincère. Il a aimé la Provence et il l'a chantée ; voilà la signification générale de son œuvre, si touffue d'ailleurs et où abondent des impressions si diverses. Il incarne la Provence. Son inspiration ne s'est pas appliquée à un sujet déterminé ; elle lui est venue de sa vie même, de son enfance, de sa patrie, de ses regrets et de ses goûts. Dans son théâtre et dans ses romans, c'est toujours la terre des cigales et du soleil

qui est en cause, qui est le thème et le milieu. M. Aicard peut être compté parmi ceux qui ont le plus contribué à donner à ce pays droit de cité littéraire. Aujourd'hui, c'est chose faite, la Provence est adoptée. La révélation de cette contrée lumineuse s'est victorieusement continuée depuis Mistral. On l'a imposée ; le félibrige n'a reculé devant rien ; on s'est acclimaté à son soleil ; sa séduction a conquis tout le monde. La terre provençale rayonne maintenant de toute la magie d'une contrée exotique, comme l'Orient de la France, comme un paradis délicieux de couleur et de lumière. M. Alphonse Daudet l'a décrite, M. Paul Arène l'a chantée, M. Mariéton en a été le guide passionné et entraînant. M. Montenard a magistralement peint ses paysages. Mais M. Jean Aicard est peut-être celui qui l'a le plus intelligemment aimée, en ce sens qu'il est demeuré Provençal d'idées, tout en restant Français de langue. Les autres écrivains ont quitté la Provence pour d'autres sujets. Lui, il y est toujours revenu. De là sa sincérité et sa saveur. Il a renouvelé la jeunesse de son talent dans le même éternel modèle et il a su conserver par là quelque chose de facile, de fluide, l'aisance et le charme d'un cœur toujours épris d'un seul amour.

Sauf dans un de ses livres très exalté, *Don Juan*, on ne doit pas chercher chez lui le grand lyrisme pindarique et philosophique. Jean Aicard ne chante pas sur un trépied les problèmes de la destinée humaine ; il est, au contraire, même dans ses vers sur la Hollande et l'Algérie, tout près de notre cœur, et il faut le bien écouter pour bien l'entendre. Ce sont les âmes silencieuses qui distingueront le mieux cette voix du dedans. À notre époque de réclame outrancière et de bruits épars, il faut avoir l'amour du recueillement pour savourer ces épanchements familiers. L'emphase et le maniérisme ont tourné vers la grandiloquence raffinée les dispositions très réelles de beaucoup de poètes contemporains. Les vers de M. Jean Aicard sont, au

contraire, une fête du cœur qui ne se révèle qu'à ceux qui ont conservé le culte familial des choses douces et bonnes. La poésie a ses envolées et ses ascensions ; mais elle vit aussi de pénétrations et de confidences, de rêves tranquilles et de sérénité intérieure. Pour apprécier M. Jean Aicard, il faut non seulement aimer la solitude et en faire au dedans de soi, mais il faut avoir aussi le sens de la Provence, et cela est si vrai qu'un de ses romans, *l'Ibis bleu*, a pour sujet l'intoxication amoureuse exercée par la Provence sur une imagination de femme. Or ce sens spécial des pays du soleil, qui séduit son héroïne, ne vient pas tout seul ; on ne peut l'acquérir sans une certaine éducation artistique. Souvent, avant d'éclairer, la lumière aveugle. On sait avec quelle peine M. Montenard a fait accepter la couleur vraie de ses paysages provençaux : « C'est exagéré, disait-on. La mer n'est pas si bleue. Nous l'avons vue ! » C'est ainsi que Sainte-Beuve contestait à Flaubert la couleur nocturne des pierres d'Afrique...

La Provence est donc le sujet et la raison de l'œuvre de Jean Aicard. La force de son talent s'est maintenue parce qu'elle s'est toujours alimentée à la même source. Il ne s'est pas répété, il s'est agrandi ; il n'a pas recommencé, il s'est développé. De la pièce de vers, il est allé au poème, au roman et au théâtre. Ce que Mistral a fait en langue provençale, M. J. Aicard l'a fait en français. Pour celui qui suit les progrès de la poésie à notre siècle et qui note les éléments nouveaux dont s'augmente d'année en année le champ littéraire, c'est une date que la publication de *Mireille*, œuvre de premier ordre pour l'inspiration, la vie, la transfusion continuelle de la couleur locale. Mais l'œuvre de Mistral, si belle qu'elle soit (et je crois qu'elle vaut Théocrite), n'a pas été une assimilation française. Le public a besoin d'un effort de transposition pour goûter ce poème, qui n'a sa vraie saveur que dans la langue mère et dont la plus

fidèle traduction ne fera jamais une œuvre française. L'assimilation complète du sujet provençal avec notre poésie française, c'est M. Jean Aicard qui l'a réalisée. C'est avec du sang français qu'il a infusé dans notre littérature l'exotisme provençal. Œuvre chère aux lettrés, infiniment vivante pour ceux qui devinent un chef-d'œuvre à travers une traduction, rien n'est, au fond, moins populaire que *Mireille*, au sens littéral du mot. Le peuple provençal, les paysans, les pêcheurs l'ignorent, parce qu'ils ne lisent pas ou qu'ils ne savent lire que du français. La langue provençale, qu'on n'écrit plus dans le Midi, n'est parlée que par des gens incapables d'épeler convenablement le texte de *Mireille*. M. Jean Aicard a le premier tenté de vulgariser des sujets familiers aux Provençaux en chantant les mêmes choses tout autrement dans de beaux vers français et de la belle prose française. Il a senti qu'en art, lorsque tout semble avoir été dit, tout reste encore à dire et que la vision personnelle peut toujours renouveler les choses. Comme Mistral, il portait en lui la Provence, et il l'a chantée dans une langue qui n'a plus besoin de clef.

Oui, Jean Aicard, c'est l'âme provençale. Elle perce déjà, cette âme, dans beaucoup de pièces de son premier livre, la *Chanson de l'Enfant*. Ses *Poèmes de Provence* en sont le prologue ; *Miette et Noré* élargit les cadres ; puis ses romans entrent dans la vie, les mœurs, les sites du pays des blancheurs et de la clarté. C'est en cela qu'il est lui et qu'il a très peu de points de contact avec nos poètes contemporains. Coppée a décrit les petites épopées à la Hugo, les aventures bourgeoises, les drames obscurs, les dévouements mélancoliques, les sentimentalités moyennes ; Leconte de Lisle a peint l'exotisme rutilant et grandiose et nous a donné d'admirables adaptations plastiques dans des vers sonores comme du bronze ; M. de Hérédia a incarné l'âme antique. M. Sully-Prudhomme résume

la sensibilité douloureuse et l'école philosophique lamartinienne ; Banville, c'est la fantaisie païenne et le dilettantisme artiste... M. Aicard, lui, a chanté beaucoup de choses ; mais il a surtout chanté la Provence avec l'enthousiasme et la simplicité d'un aède primitif. C'est de la poésie d'émotion et de résurrection exprimée avec une fluidité simple, une sincérité sans recherche, une originalité qui s'ignore.

Si nous voulions savoir d'où sort ce talent, étudier sa filiation, son engendrement, nous n'aurions pas de peine à reconnaître qu'il dérive en droite ligne d'Hugo. M. Jean Aicard a pris la langue poétique telle que nous l'a créée l'auteur des *Contemplations* ; il en a vu les ressources, il s'en est servi avec un tact parfait, il a encore assoupli cette forme, aujourd'hui définitive, dont Banville a publié le code dans un petit livre qui eût bien étonné Boileau.

La simplicité, voilà la marque de ce talent ; son vocabulaire ne dépasse pas le dictionnaire avec lequel on fait les chefs-d'œuvre. Sa sensibilité est droite ; il ne renchérit pas sur ce qu'il sent, il ne raffine pas ce qu'il éprouve. C'est un poète naïf qui ne parle pas pour se faire admirer, mais pour raconter sans emphase ce qu'il sent et ce qu'il voit. L'auteur des *Poèmes de Provence* n'a rien de commun avec l'école parnassienne, en quête d'intensité et toujours harcelée de perfection, qui a produit des œuvres, d'ailleurs admirables par la science plastique et la rigueur de la forme. C'est justement ce qui dérouta les lecteurs de *Miette et Noré*. Ils ne sont pas habitués à voir un auteur se borner dans des sujets fertiles, tant il est de mode aujourd'hui d'épuiser l'inspiration, comme si tout l'arôme d'une liqueur était dans la lie. Hugo n'a que trop souvent donné occasion à Gustave Planche de lui faire ce reproche. On se dit, en lisant telle œuvre de M. Aicard, *Miette et Noré*, par exemple : « Ce n'est que cela ! » Mais prenez garde que c'est

exquis et qu'il n'est pas besoin d'une coupe d'or pour boire de la belle eau limpide : les deux mains de Diogène suffisent. On ne comprend plus ces procédés, aujourd'hui qu'on a perdu l'habitude de ce qui est simple. Certaines gens n'aiment la littérature que si elle sent l'huile ; on veut, pour applaudir, qu'il y ait effort. Il semble qu'on n'accorde son suffrage qu'à ceux qui ont violenté notre attention, et la simplicité ne paraît louable que s'il est bien manifeste qu'elle a été cherchée. La simplicité qui *n'est pas simple*, voilà le mérite de beaucoup d'œuvres de notre époque. M. Jean Aicard, lui, est plus que simple : il est familier, il prend le ton du peuple pour raconter les amours de Miette, comme Hugo dans ses *Pauvres gens*. Mais la magie colorée, l'éloquence d'amour, la mélancolie des peintures, l'illusion des milieux, la vérité des caractères, l'intensité de la vie, tout cela abonde dans la poésie de M. Aicard, dans son théâtre, dans ses romans. Il est si près de la nature, qu'il se passe de préparation et de rhétorique. Les moyens d'aller au cœur ne se ressemblent pas tous. On se préoccupe peu d'embellissements quand le but vous absorbe. Le style consiste souvent à n'en pas avoir, et la condition de bien écrire est peut-être de ne pas écrire du tout. À chaque instant, d'ailleurs, M. Jean Aicard a des morceaux de maître. Au moment où on y songe le moins, la fleur de ce talent s'épanouit et vous enivre de tout son parfum. Il atteint alors un charme inexprimable.

Son premier livre, la *Chanson de l'Enfant*, couronnée par l'Académie française, devrait être le bréviaire des mères, car c'est pour elles qu'il a été fait. Ce n'est pas une chose aisée que de parler des enfants en poésie. Pour que la grâce soit complète, il y faut de la grandeur, ce qui n'est pas facile dans de si petits sujets. Il est regrettable que si peu d'écrivains aient étudié l'enfant. Locke et Rousseau, malgré leur traité d'éducation, ne

l'aimaient pas. Nous ne voyons vivre l'enfant que chez Hugo, Tolstoï et l'incomparable Eliot. Comme l'auteur de l'*Art d'être grand-père*, mais bien supérieur à lui cette fois, M. Jean Aicard a consacré un volume entier à l'enfant, et il l'a chanté avec une âme toute jeune, tout attendrie, éprise de sentiments simples et de joies naïves. Le succès de cet ouvrage ne diminuera pas, parce qu'en dehors de son attrait littéraire, il a cette supériorité de pouvoir être mis entre les mains de chacun et qu'on le dirait écrit par une femme, tant l'inspiration y est caressante et maternelle. Oui, il y a une nature féminine dans ce poète, qui, au lieu de chanter l'amour comme ils font tous, a voulu chanter l'enfant, né de l'amour, plus beau que l'amour et qui remplace l'amour. C'est là que M. Jean Aicard est à l'aise et qu'on peut lire dans leur variété les délicatesses et les divinations de sa muse. L'originalité de ce livre, c'est que l'âme de l'enfant a passé dans l'âme du poète, redevenu enfant lui-même, tant il se souvient bien de l'avoir été. C'est du fond de ses propres rêves que nous viennent ces jolies sensations de berceaux, ces peurs d'être seuls, ce besoin qu'ils ont de serrer une main amie. Il y a, sur l'amour des enfants pour le rythme et la musique, des trouvailles d'une vérité exquise. Je connais, pour ma part, un bébé de vingt mois, à qui sa mère chante souvent de la musique, du Wagner, du Lecocq, de l'Auber. J'ai vu cet enfant caresser sa mère pour qu'elle chante, et se fâcher, regimber, interrompre, jusqu'à ce qu'on lui recommence le morceau préféré : l'air du Graal. Alors l'adorable bébé se met à écouter de toute son âme cette musique qu'il a peut-être déjà entendue dans le ciel idéal d'où nous arrivent ces anges. Comme Jean Aicard a compris tout cela ! Comme il sait lire dans ces âmes neuves et pourtant si compliquées ! Beaux chérubins d'or, têtes d'anges, monde enchanteur de l'enfance, grâce divine des fillettes, haleines pures des petites bouches qui ravissaient

Montaigne, tout cela est dans le livre de M. Aicard, en strophes parfaites, exécutées avec un élan et une éloquence directe qui font de ce volume quelque chose de tout à fait à part dans notre littérature. Encore une fois il est regrettable que l'enfant n'ait pas été plus souvent le sujet des inspirations poétiques. Je suis sûr qu'on ne peut pas mieux dire que M. Aicard ; mais je crois qu'il y a encore des choses à dire ; et, s'il est difficile de l'égaliser, on peut du moins le continuer, car le champ est infini : la vie quotidienne de l'enfant, ses larmes, ses jeux, son sourire, tout cela est un poème inépuisable d'observations. Je connais une mère qui a rédigé elle-même le journal de son premier-né jusqu'à l'âge de trois ans, ses gestes, ses amusements, ses mots, son sommeil, la gaucherie de ses petits pieds qui marchent, l'extase étonnée de ses grands yeux admirants, le bon rire des heures heureuses, ses interrogations intriguées, ses maladies, sa croissance. Ce livre d'or est illustré de croquis à la plume, dessinés par le mari, qui est artiste de talent. Il y a là des merveilles, comme dans toutes les œuvres de littérature inconnue, des pages qu'il est vraiment dommage de ne pas publier. Voilà un peu ce qu'a fait M. Jean Aicard et avant lui Victor Hugo.

Cette tendresse, cette connaissance particulière de l'enfant, nous la constaterons partout dans l'œuvre d'Aicard. Nous verrons les enfants grandir dans ses pièces et dans ses romans. Le poète revendiquera leur part de bonheur dans la vie sociale, et l'auteur de la *Chanson* sera le défenseur ému de leurs droits, après avoir été le peintre éloquent de leur grâce.

La terre provençale, dont on entrevoit déjà la lumière à travers certains récits de la *Chanson de l'Enfant*, M. Jean Aicard n'a pas tardé à la mettre en scène dans les *Poèmes* si connus qui portent ce nom. Nous l'avons dit, la Provence est aujourd'hui littérairement adoptée et fait en quelque sorte partie du do-

maine de l'art. Le goût qu'elle inspire et la nostalgie qu'on en garde s'expliquent d'un mot : « L'Orient commence à Marseille », écrivait Flaubert au moment de s'embarquer pour l'Égypte. Oui, on ne l'a pas assez dit, et tout est là : la Provence, c'est l'Orient avec ses palmiers, ses eucalyptus et ses citronniers. Elle a son Sahara et ses mirages africains au désert de la Crau. Elle a son Delta d'Égypte avec le Rhône débordant et les alluvions de la Camargue ; elle a son Constantinople dans ce Marseille clapotant de tentes, aux accents étrangers sonnant sous la chechia ou le turban cosmopolite ; elle a ses forêts vierges à la Sainte-Baume, son coin pur de Palestine à Septèmes, ses côtes du Péloponnèse le long de la mer d'azur où tremblent les collines roses, son ciel d'Afrique éternellement bleu, sa flore exotique à Nice. La Provence, on la retrouve entière dans la poésie de Jean Aicard : l'enchantement de ses saisons ; ses nuits d'été chaudes de moissons faites et tout odorantes de foin coupé ; la tiédeur de son ciel assoupissant la mer infinie sous les larges étoiles qui scintillent comme des diamants à la lumière ; les beaux soleils d'hiver chauffant les routes du littoral sous les pins parasols, dans le parfum du genêt d'or et l'odeur saline des algues ; les collines craquantes, les terres fendillées de chaleur, les torrides midis bouillonnants de cigales, les sauterelles qui sautent sur les vignes, les chaumes blancs de poussière ; pays de rêve, où les troncs d'arbre sont roses, et les pierres bleues de lumière ; pays du romarin en fleur et des abeilles sonores ; jolies Arlésiennes au profil grec ; Phocéennes de Marseille ; Sarrasines de Grimaud ; villages endormis sous les platanes dans la lourdeur du soleil ; pays des étés secs où chante Mignon ; pays du marbre rose et des villas blanches, où l'ombre n'est jamais noire ; où toute couleur est dorée, lilas, bleue, aérienne ; où la lumière est une folie des yeux ; où l'air a l'odeur du figuier et des résines ; ouragans de

mistral qui sablent les vitres ; millions de rossignols chantant le long des rivières dans les verdure de mai ; brousses d'Afrique ; grandes herbes ; calanques de cassis ; bastidons blancs comme des marabouts ; voiles latines ; golfes rayonnants, plages d'or ; cabanes de pêcheurs où les paysannes dansent pieds nus, sur les terrasses en pierres sèches, à l'ombre odorante des treilles et au ronflement sourd de la mer contre les galets. Voilà dans quel exotique milieu M. Jean Aicard a placé ses romans, ses pièces et surtout ces *Poèmes de Provence*, qui sont en quelque sorte les premiers dessins de sa grande toile méridionale. Il y a dans ce livre, qui eut, comme la *Chanson de l'Enfant*, l'honneur d'être couronné par l'Académie française, des pastels infiniment nuancés, des aquarelles étincelantes. La magie provençale éclate à chaque page. Un charme natal vivifie ces courtes descriptions : les pins, les canisses, la grande route, les oliviers, le puits, les genêts. Invinciblement ces pages évocatrices appellent l'illustration du grand peintre de la vraie couleur provençale, M. Montenard, un nom qui vient naturellement sous la plume à propos de Jean Aicard. Très liés, vivant côte à côte, ils ont tous deux le sens intime de l'homme et du paysage méridional. J'espère publier quelque jour ici l'étude qu'il reste à écrire sur les procédés et l'art nouveau qui ont fait de M. Montenard le plus original paysagiste de notre école contemporaine. Après Decamps, Barilhat et Fromentin, en osant peindre la Provence *telle qu'elle est*, M. Montenard est devenu notre premier peintre orientaliste, car c'est l'Orient qu'il a vu et qu'il a rendu en nous montrant la Provence, un Orient dont les anciens maîtres n'ont pas osé copier le ton quand ils ont peint même l'Orient. Les tableaux de Montenard m'apparaissent comme le cadre naturel de la poésie de M. Jean Aicard. M. Montenard nous peint des champs, des collines, des plaines, peu de personnages, peu de drame, une halte, la moisson, la vendange, un villageois au puits,

un paysan qui mange. N'est-ce pas les *Poèmes de Provence* ? N'est-ce pas *Miette et Noré* ?

M. Jean Aicard s'est contenté d'abord de crayonner les sites de Provence. Il va maintenant reprendre et varier ses sujets dans son *Miette et Noré*, une idylle simple comme la nature, où il ne se passe point d'événements : – les travaux des champs, les saisons, les monotones journées de campagne, – quelque chose de patriarcal et d'antique, l'éternel rustique milieu où se déroule un amour sans incident, un drame de cœur entre deux jeunes gens qui finissent par s'épouser, comme l'*Hermann et Dorothee* de Goethe. C'est là que l'auteur de la *Chanson de l'Enfant* a résumé d'un pinceau rapide la synthèse de la Provence. Ceux qui connaissent ce pays de langueur et d'enchantement goûteront la complète saveur de ces évocations. Les mœurs populaires défilent devant nous dans leur jolie candeur sauvage : le ruisseau à laver le linge, la Saint-Éloi, les tambourinaires, la moisson aveuglante sur les terres fendillées, la farandole fouettée de mistral, les vendanges avec leurs grappes qu'on écrase sur les joues des filles, les champignons poussant sous les feuilles mortes, les pressoirs à raisin poisseux de lie, les châtaigniers de la Verne, les moulins à huile, les semailles, la Camargue, les Saintes-Maries. Voilà le vaste thème d'où un auteur ordinaire eût tiré d'interminables peintures, M. Aicard l'a traité avec une discrétion et un tact consommés : quelques pages à peine pour chaque morceau. Là où un autre eût empâté, il se contente d'effleurer ; il pouvait montrer du talent, même en restant diffus ; il en fallait davantage pour se borner et se concentrer ; il nous donne ainsi plus de choses et sa vision est aussi intense, quoique plus élargie.

Le mérite de cette œuvre, c'est l'émotion par la sobriété, l'effet par l'abstention, le choix des détails incisifs, une compréhension profonde de la poésie et une sûreté d'exécution qui

arrive aux grands effets sans efforts. Quelle délicate histoire d'amour vrai et toujours humaine ! Les principaux personnages sont des types de premier ordre, comme exactitude psychologique : cette paysanne amoureuse et triste, ce garçon volage qui s' imagine ne pas aimer celle qu'il adore, et ce père qui se lève, prêt à chasser et à maudire son enfant, si celui-ci n'épouse pas la fille qu'il a séduite ! La vivacité de facture, un ton de familiarité voulue, la mise à point admirablement vivante des détails révèlent dans ce poème la griffe du maître qui, haussant la voix et le geste, nous donnera bientôt cet épique *Roi de Camargue*, lu de tout le monde. Mistral, ce grand poète simple, n'a rien écrit qui dépasse certains tableaux de *Miette et Noré*, les Saintes-Maries, la chute d'amour à la Verne. Ce poème s'impose par quelque chose de grave qui émeut, comme si l'on voyait souffrir des âmes honnêtes qu'on aurait connues. Pas un détail dans ce récit, pas une comparaison qui ne relève de la couleur locale, qui ne soit tiré du terroir, conforme à la donnée et au milieu ; et c'est une supériorité d'être toujours demeuré fidèle à son sujet, quand il eût été si facile d'y mêler de la fantaisie. Ce mérite, Virgile lui-même ne l'a pas toujours eu dans ses *Bucoliques*, pleines de bergers raisonneurs et prophétiseurs. Seul, Théocrite est parvenu à complètement disparaître de son œuvre. Ses imitateurs, Ronsard en tête, n'ont d'autre valeur que de rappeler quelquefois le chancre immortel de Sicile. Ces qualités de vie, la permanence de la couleur, la vérité presque inconsciente des caractères produisent un enchantement dans *Miette et Noré* et le *Roi de Camargue*, parce qu'on sent un auteur qui a matériellement vécu ce qu'il décrit. Son interprétation de la nature est essentiellement choisie et à fleur d'âme. Il la voit comme il voit l'amour : avec des pudeurs sans brutalité, de la grâce sans violence, des nuances bien plus que de la passion. C'est de la réalité et c'est aussi de la tendresse. Le cœur du

poète s'est transfusé dans l'œuvre et c'est lui qui vous subjugué à travers l'œuvre.

Mais ce serait oublier la moitié du talent de M. Jean Aicard que de borner ses titres à *la Chanson de l'Enfant*, à *Miette et Noré* et aux *Poèmes de Provence*, ses ouvrages les plus connus. Après avoir chanté son pays, il a repris la lyre pour nous donner cette fois de l'humanité plus générale et chanter ses propres souffrances, ses angoisses de penseur. Il y a donc un autre poète chez M. Aicard : c'est le poète lyrique, d'envergure superbe, créateur d'un dilettantisme hautain, penseur fiévreux, remueur de problèmes, inquiétant auteur d'un *Don Juan* trop peu loué.

Je ne sais pourquoi ce *Don Juan*, un drame en 400 pages, a presque passé inaperçu de la critique. C'est un livre d'un puissant souffle, qui fascine, qui trouble, et qui tient largement sa place dans l'œuvre de M. Aicard. Comme tous les grands écrivains, l'auteur de *Miette et Noré* a été séduit par cette énigmatique figure qui, depuis Tirso de Molina au XVII^e siècle et Zorrilla à notre époque, a tenté tour à tour Molière, Byron et Flaubert. Molière n'a vu que le fanfaron ; Byron, la fantaisie sensuelle ; Flaubert, lui, nous a laissé sur ce sujet le plan d'une nouvelle où l'envie de la femme est fouillée avec une divination déconcertante. *Don Juan* hantera éternellement les amoureux de l'amour et les psychologues de la passion, parce qu'il incarne l'impérissable désir que nous portons en nous comme un vautour qui nous ronge. C'est avec l'âme de tout le monde que ce personnage a été créé ; il n'a d'autre réalité que celle que lui donnent nos rêves, et toutes nos passions sont contenues dans ses convoitises. Chose bizarre, cette création voluptueuse a inspiré à quelques-uns du lyrisme très pur. Nous lui ressemblons si bien tous par quelque côté, qu'au lieu de le déshonorer, on l'a transfiguré. *Don Juan*, c'est l'insatiabilité humaine,

l'universelle concupiscence, loi fatale du monde, base de la société et du mariage. Songerait-on à choisir une femme, si on ne les convoitait toutes ? Le mariage n'est peut-être que la limitation particulière d'une tentation générale, puisque, s'il borne la possession, il n'éteint pas le désir. Quel insondable mystère que cette sensualité toujours éveillée en nous, bonne à cause du mariage, mauvaise à cause du vice ! La volupté semble parfois aussi infinie que l'idéal. Ses recherches éperdues, ses intarissables raffinements, sa soif de sentir ne sont peut-être qu'une forme de cette soif de connaître qui pousse l'esprit humain vers ce que Spencer appelle l'Inconnaissable, cette soif qui fait les artistes, les savants et les mystiques.

Voilà les idées que soulève l'évocation de ce *Don Juan* cherchant, d'après Paul de Saint-Victor, des étoiles dans la boue, lorsqu'il était si facile de lever les yeux au ciel pour les voir. M. Jean Aicard, dans son poème, a élargi le cadre purement féminin de cet immense sujet, en plaçant son héros dans notre siècle, en 1889. Il nous montre les épuisements d'une âme tarie à l'amour engendrant les dégoûts et les révoltes, le scepticisme social, l'incrédulité provocante, l'improbité blasphématoire. Dans cette récente incarnation de l'aristocratique don Juan, qui brave, non plus cette fois le commandeur, mais la mort en personne, s'agitent et défilent devant nous tous les problèmes de notre époque : le matérialisme scientifique, le néant des consciences, la prostitution souriante, l'anarchisme raisonneur, la lutte darwinienne, le surmenage des races. Ce n'est plus exclusivement l'amour qui est en cause, c'est la société tout entière. Ce *Don Juan* est un livre grandiose, un effrayant troisième *Faust*, écrit par un poète philosophe, avec du réalisme lyrique, des audaces qui défient l'analyse, une verve inattendue, un satanisme dissolvant et de bon ton, œuvre d'un talent sûr de lui-même, tout à fait nouvelle chez l'auteur

familial de la *Chanson de l'Enfant*. Ce poème s'achève sur une situation terrible où doña Inès, l'angélique et diabolique amoureuse, finit par nous faire peur. Les longs chœurs des prologues sont certainement ce que M. Jean Aicard a fait de plus profond et de plus haut, morceaux de premier ordre, d'allure antique, simples de langue, fourmillants d'idées et d'images. Et dans ce livre échevelé, dans cette tempête d'âme en dérive, dans cet ouragan de beaux vers circulent un souffle de bonté tendre, une pitié confuse, un élan ravi de nature et de cœur. C'est une satire sociale digne de Byron, non plus écrite avec l'artistisme plastique des *Poèmes de Provence*, mais avec le vers précis du Sully-Prudhomme de la *Justice* et du Banville des *Exilées*. M. Aicard a prouvé cette fois qu'il n'était pas seulement un chaud coloriste, mais un penseur lyrique dont la voix d'airain sonne haut et s'entend de loin.

En résumé, ce qui se dégage de l'œuvre poétique de M. Jean Aicard, en y comprenant *Au bord du désert*, *le Dieu dans l'homme*, *Rébellions* et *Apaisements*, sur lesquels je ne puis m'étendre longuement, c'est une poésie humaine, directe, active, simple, qui fait corps avec l'auteur et le lecteur ; qui n'a d'autre but que d'interpréter les éternels sentiments de notre nature : l'enfance, la maternité, les humbles, les tendresses, les souffrances, les misères sociales, les liens de sympathie et de charité qui forment l'union humaine. Oui, le poète chez lui, c'est l'homme même, et l'homme, c'est la bonté, le sourire, une âme attirante et séductrice. Voilà, si je ne me trompe, ce qui constitue sa très grande originalité. L'art, pour lui, doit se mêler à la vie, atteindre la foule et n'exalter que le bon et le vrai.

Ce rôle pacificateur du poète, cette conception d'une littérature humanitaire expliquent l'influence exercée par la poésie de M. Jean Aicard, chaque fois qu'il l'a lue devant un auditoire, avec son talent d'incomparable diseur. L'auteur des *Poèmes de*

Provence a ainsi semé lui-même ses vers comme des germes féconds, en France, en Hollande, en Suisse, appelé par des étudiants ou des sociétés avides de sa parole, chaque fois entouré, applaudi, remercié par d'enthousiastes acclamations. Tous ont aimé son œuvre ; tous ont compris ces appels de pitié, ces élans d'espoir, ces affirmations loyales, ces réclamations passionnées en faveur du progrès et de l'idéal. En dehors du talent qui méritait d'imposer l'œuvre, il faut donc, on le voit, compter parmi les causes de la popularité de M. Jean Aicard la qualité sociale de l'œuvre, la sincérité de l'accent, l'identification absolue de l'homme et de l'écrivain – fait rare, fait unique peut-être, à notre époque de dilettantisme superficiel.

Bien que l'auteur de *Don Juan* soit surtout connu comme poète, il mérite une réputation au moins égale comme romancier. Cherchant sa voie après les malentendus dramatiques provoqués par ses pièces audacieuses, M. Jean Aicard a montré dès son premier roman des qualités supérieures d'observation et de style. Le *Roi de Camargue*, *l'Ibis bleu*, *Fleur d'abîme*, *Pavé d'amour*, sont des ouvrages d'une rare clarté expressive, où la passion est saisie sans effort, rendue sans raffinement, avec une verve fiévreuse et une simplicité très naïve. Le *Roi de Camargue* est, à ce point de vue, un ouvrage de premier ordre, un beau livre, profond à la manière de *Notre cœur* de Maupassant, pittoresque à chaque page, plein de tableaux d'une monotonie saisissante. Le désert de Camargue, les fêtes des Saintes-Maries, les combats de taureaux, la curieuse existence des bouviers, l'amour errant du *gardian* Renaud avec la mignonne Livette et l'ensorceleuse gitana, les libres pâturages des cavales, les courses dans les marécages, tout cela dégage un bouquet d'exotisme étrangement séducteur. La scène des miraculés dans l'église des Saintes est une chose inoubliable ;

certain rendez-vous sataniques sont dignes de Shakespeare ; il y a partout une énergie de style qui tord et qui fouette, du très bon style de race, sans excès et sans maniérisme, tirant sa force de sa propre sève, et sur tout cela une perpétuelle plainte apitoyée où l'on reconnaît les battements d'un cœur de poète. M. Jean Aicard n'est ni un descriptif ni un réaliste ; il voit aigu et il voit rapide ; ce n'est pas pour accumuler qu'il insiste, c'est pour emporter le morceau. Il transfigure ses descriptions par l'imagination et la poésie, et c'est à travers ce crible que ses sujets nous arrivent, dégrossis, épurés, débrutalisés, c'est-à-dire définitivement exquis. Poésie et sensibilité, voilà la marque de ce talent. M. Jean Aicard est, dans ses livres, notamment dans le *Roi de Camargue*, un prosateur remarquable. C'est du fond de son âme, sans procédés et sans parti pris, que sort ce style vibrant et cursif, si vigoureusement familier, qui rêve, s'arrête, buissonne et repart avec des éclairs de flèche, jetant à chaque page des morceaux enlevés qui étonnent et secouent comme un galop de cavales. Nulle part l'auteur des *Poèmes de Provence* n'a déployé plus de ressources, un don d'écrire plus spontané. Une chose surtout surprenante, c'est qu'il reste partout spiritualiste, sans cesser d'être exact. Un idéaliste vrai, voilà ce qu'il est, un idéaliste qui tient la balance entre le sentiment et la vérité, le dessin et la couleur, la vie et l'exaltation. Les trois héros du *Roi de Camargue* sont des types d'une réalité absolue. Grâce à la mise à point vivante des êtres et des choses, qui est chez lui d'une justesse parfaite, sa bohémienne devient une création neuve et Renaud autrement véritable et autrement fouillé que les faux paysans de M. Zola. Un soulèvement lyrique rappelle dans deux ou trois passages l'auteur de *Don Juan* ; mais M. Aicard ne perd jamais pied ; le sens de la vie le domine. Ce passionné ne sort pas de la raison. Ce rêveur est un observateur rigoureux. Si ses yeux regardent au

ciel, son oreille écoute les cœurs. Il est ainsi fidèle, malgré lui, à une sorte de réalisme sans lequel il n'y a pas d'œuvre viable, de sorte que son sujet tire justement sa profondeur d'un mélange persistant de qualités qui se complètent. Voilà, je crois, l'idée qu'on peut se faire de M. Jean Aicard romancier, tel qu'il apparaît dans son meilleur livre, le *Roi de Camargue*.

Dans tous ses romans, d'ailleurs, M. Jean Aicard conserve cette faculté d'observation qui ne dévie pas, un don de recul imperturbable, malgré des tendances poétiques très embellisseuses. Parfois son imagination artiste se détend et sa puissance se concentre sur le principal personnage. Marie Duperrier, par exemple, l'héroïne de *Fleur d'abîme*, est un caractère magistral, implacablement fouillé, digne de Balzac, aussi vivant que l'héroïne de *Fumée*, de Tourguéneff, un caractère inflexible comme les dessinait Maupassant et comme ils plaisaient à Flaubert. Cette jeune fille ultra-moderne, produit décadent de nos serres chaudes parisiennes, vaut à elle seule la lecture du livre. De pareils types ne se rencontrent que chez les maîtres. C'est Renée Mauperin pervertie et Paul Astier femme. Là encore nous retrouvons l'énergie de facture et l'audace de vie si frappantes dans le portrait de la gitana du *Roi de Camargue*. Oui, décidément, ce rêveur est un violent, ce contemplatif est un satirique, ce poète flagelle ; il tient la lyre et le scalpel ; il chante la bonté humaine, mais aussi ses plaies, ses bassesses, ses lâchetés, le vice passionnel et social. Voilà ce qu'on ne dit pas assez, lorsqu'on parle de M. Aicard, qui n'est resté, pour trop de gens, que l'auteur de la *Chanson de l'Enfant* comme M. Sully-Prudhomme est celui du *Vase brisé*. Lorsqu'on a créé *Fleur d'abîme*, la Camargue, Renaud et la Zingara, on peut être compté parmi les écrivains de très grand talent.

Mais il suffit que l'on soit poète pour qu'on vous refuse le droit d'être romancier, de même qu'on vous juge incapable de

tourner un vers si vous écrivez des romans. M. Jean Aicard, lui, a la fécondité variée dans la poésie comme dans le roman. Lisez son *Pavé d'amour*, un livre d'émotion. Là encore, il est à l'aise comme un maître, avec un art consommé de psychologue et de narrateur. Je ne crois pas qu'on lise ce livre sans avoir les larmes aux yeux. L'exquise nature de l'auteur s'y transfuse à toutes les pages, car c'est presque uniquement de l'enfant qu'il s'agit ici. M. Jean Aicard a, dans cette œuvre, rajeuni jusqu'à l'angoisse l'éternelle et banale séduction, les questions de maternité et d'enfant naturel. À la façon du chirurgien débridant la plaie, il a courageusement étalé un côté terrible du problème social, les anxiétés de la passion, les agonies de l'amour, l'insoluble problème des liaisons inférieures aux prises avec la paternité, et il a rendu tout cela saisissant par une éloquence convaincue, par des situations extrêmes, par la quantité de réalité et de vie qu'il a donnée à ses personnages. C'est un roman admirablement traité, d'une psychologie bien supérieure à celle de certains livres qui se sont imposés à force de solennité axiomatique et d'alinéas prudhommesques.

L'auteur n'est pas seulement un artiste, c'est un philosophe apitoyé, un penseur qui a souffert, un très pur moraliste que le mensonge social n'a pas dupé et qui ne perd pas de vue l'âme et le cœur à travers les passions et les égoïsmes. De là des pages sur la prostitution et la jeunesse française, où réapparaît encore le chantre exalté de *Don Juan*. M. Aicard a eu le courage de dire de cruelles vérités à son temps, dont il flétrit à chaque instant le scepticisme jouisseur. Le doux poète des berceaux et des mères nous remet devant les yeux encore un berceau et encore une mère. L'absence de l'enfant dans les œuvres littéraires qui ont discuté les problèmes passionnels permet trop souvent aux auteurs de proposer des solutions toutes faites et de supprimer une large part des difficultés que

l'on rencontre dans la vie. La présence de l'enfant changerait, par exemple, de fond en comble la *Denise*, de M. Dumas fils. Il est certain qu'on ne doit pas épouser sa maîtresse ; mais si on en a un enfant, où est le devoir ? et où serait le devoir si Denise avait conservé le sien ? Voilà les situations que M. Jean Aicard a abordées de front dans ce *Pavé d'amour* qui pourrait porter comme épigraphe : « De l'influence de l'enfant dans une liaison d'amour. » C'est pour cela, je le répète, qu'on aurait tort de prendre M. Jean Aicard pour un poète d'académie et de salon, qui a écrit du roman pour se délasser. Non, il a réfléchi et il connaît son temps. Les préoccupations qu'il apporte dans ses livres, il les a aussi dans la vie réelle, où il n'est pas seulement un passif, mais un remuant et un initiateur. « J'assiste », disait Sainte-Beuve. « J'agis », pourrait dire M. Jean Aicard. On le voit à la tête de toutes les œuvres de patriotisme et de philanthropie, présidant réunions et banquets, encourageant la jeunesse ou défendant Jeanne d'Arc. Et voilà pourquoi ses romans ne sont après tout que des cris d'impatience, des satires désolées, des étonnements honnêtes ou des clameurs de pitié. Le *Roi de Camargue*, c'est l'énigme de la passion sensuelle aux prises avec l'amour pur. *Fleur d'abîme*, c'est la jeune fille darwinienne, le *struggle for life* par l'amour. Le *Pavé d'amour*, c'est la séduction. *L'Ibis bleu*, c'est l'adultère. Romans à thèses ? Non. La thèse y est en effet ; mais ce qu'il y a surtout, c'est l'effet artiste, l'exécution littéraire, l'évocation directe, la faculté profonde de voir la vie et de la rendre. Ce n'est pas pour la thèse que M. Aicard écrit ses livres, elle s'en dégage parce que, si les choses ont leurs larmes, elles ont aussi leurs leçons, et c'est ce qui fait la grande, l'éternelle justice de ce monde.

Dans *Pavé d'amour*, M. Jean Aicard nous a donné le drame de la séduction vu du côté de l'enfant ; dans *L'Ibis bleu*, il nous a peint le drame de l'adultère vu encore du côté de l'enfant.

C'est un de ses beaux livres, cet *Ibis bleu*, la féerique vision du littoral provençal, le paradis d'azur contagieux où il a placé le douloureux calvaire d'une maternité coupable, l'expiation infinie d'une faute d'un moment. Son talent d'écouteur d'âme est parvenu à vivifier un aussi vieux sujet que l'adultère. L'émotion déborde à chaque page, non pas par la mise en œuvre des moyens ordinaires : douleur du mari ou repentir de la femme, mais par la maternité, par la paternité seules, c'est-à-dire par l'intervention de l'enfant. La *Chanson de l'Enfant* a été le début de M. Aicard, et, comme on le voit, on retrouve l'enfant partout dans son œuvre. Une âme d'artiste ému se dégage de ces quatre romans, où l'auteur explique ce qu'il pense, tout en décrivant ce qu'il voit, où il nous passionne sans nous distraire, tant il reste narrateur fidèle au récit. Comme il voit clair dans l'amour et comme il a raison de se plaindre qu'on ne prenne plus au sérieux ce sentiment qui doit être la base de la société et du mariage ! Oui, la civilisation a déshonoré l'amour, en le reléguant au second plan dans le mariage, en faisant de lui un moyen d'argent et d'ambition, et c'est ainsi qu'aujourd'hui le lien social se dénoue, parce que le lien d'amour et de la famille n'existe plus. Si les critiques amoureux de profondeur relisaient attentivement l'*Ibis bleu* et *Pavé d'amour*, ils verraient que la vraie psychologie est là, la psychologie vivifiée par les faits, invisible à force d'être serrée. Dans l'*Ibis bleu*, notamment, après le beau rêve de lumière et de soleil de la première partie, le drame de l'expiation est fidèlement et minutieusement observé. Les de Goncourt, par des procédés plastiques différents, ont peint l'intoxication dévote d'une honnête femme par la Rome catholique et chrétienne. Ici, c'est l'intoxication amoureuse d'une honnête femme par l'influence de la Provence, la contrée douce du perpétuel soleil, le pays énervant de l'azur et des citronniers, auquel, on le voit, M. Jean Aicard revient sans

cesse. Cette femme qui succombe un jour, une minute, aux bras d'un homme et qui retourne affolée au domicile conjugal où l'attendent le père et l'enfant, ce n'est pas *Frou-frou*, – un abîme les sépare. Frou-frou n'est pas une enivrée, c'est une emballée ; elle cède à un coup de tête ; elle n'est pas éblouie par le rêve ; elle rentre chez elle comme le pigeon du fabuliste, désillusionnée, déçue, ayant épuisé les désenchantements. L'héroïne de M. Jean Aicard n'a faibli qu'un instant, et, après la chute, elle se réveille, elle se retrouve, elle s'arrache elle-même à sa passion ; le remords la prend en plein bonheur ; elle n'a plus qu'une pensée : retrouver son mari, revoir son enfant. Ce superbe caractère de femme contient un côté nouveau d'honnêteté et de passion, rendu avec un charme descriptif délicieux dans la demi-teinte.

Ce qui frappe dans les romans de M. Aicard, ce n'est pas la description, sur laquelle il appuie sans languir, c'est le don d'émotion, le son de la vie et de l'âme, l'aptitude à traiter les scènes capitales et à enlever les situations tendues. Le dialogue de théâtre perce à chaque instant sous sa narration et, tout en constatant chez lui un rêveur qui se complaît et un poète qui s'attarde, on le devine auteur dramatique et essentiellement homme de théâtre. M. Aicard, en effet, a écrit de très belles pièces. Comment se fait-il donc que la critique lui ait contesté ses succès et qu'elle garde envers lui des réticences et des réserves ? J'aborde ici, je le sais, une question brûlante qui divise les opinions littéraires et qui est peut-être irréductible. Qu'est-ce qui est du théâtre ? qu'est-ce qui n'est pas du théâtre ? Quelle est la part d'illusion et de facticité qui doit entrer dans l'art dramatique ? Si l'art dramatique n'est qu'une convention, comment faire vivant sans quitter le convenu ? M. Becque a-t-il raison ? M. Sarcey a-t-il tort ? Malgré toutes nos disputes, nous en sommes encore à nous poser ces interroga-

tions irritantes. Une étude entière ne suffirait pas à exposer seulement la question. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Théâtre-Libre nous a révélé des noms nouveaux, des pièces de valeur, qui n'ont pas encore suffi à fonder une nouvelle littérature dramatique. Nous avons applaudi des efforts isolés, sans pouvoir constater un mouvement d'ensemble vers une école définitive. Nous avons beaucoup discuté, mais nous n'avons pas encore trouvé de conclusion. De très bons romanciers, Flaubert, Goncourt, Balzac, Zola, n'ont jamais pu réussir au théâtre, parce qu'ils ont observé de trop près et vu la vie trop vivante, quand il fallait la regarder à travers une lentille de spectacle ; mais ce qui s'explique chez des romanciers exclusivement descriptifs se comprend moins chez l'auteur du *Père Lebonnard*, qui a précisément le dialogue, l'effet, l'antithèse, l'énergie, le don de la scène. Son drame *Smilis*, d'une exécution littéraire si difficile, est une œuvre d'art remarquable par la quantité d'idéal qu'elle résume. Il faut être infiniment artiste pour savoir qu'il existe en réalité des créatures idéales comme *Smilis* et pour oser nous les montrer sur la scène. Or ces sortes de créations ont précisément le don de dérouter le public des premières, ce public spécial qui, pour se croire l'arbitre du goût, n'en est souvent que le bourreau. Théodore Barrière les connaissait bien, ces esprits forts rebelles aux émotions et aux larmes, qui affectent de rire aux passages émus, lorsqu'il disait qu'avec ce système de persiflage le théâtre serait mort dans vingt ans. L'art dramatique contemporain ne vous semble-t-il pas déjà frappé de cette caducité dont parlait Barrière ? Que veut-il donc, ce public indocile aux réalités et dédaigneux d'idéal ? Que *Smilis* soit épineux, qu'on s'étonne de n'y pas trouver la psychologie du répertoire ordinaire, c'est possible ; mais qu'est-ce que cela nous fait, à nous qui lisons l'ouvrage imprimé ? Les plus fortes œuvres dramatiques sont devenues

des volumes de bibliothèque et c'est le livre qui consacre la valeur d'une pièce. Pour M. Jean Aicard, comme pour beaucoup d'auteurs de talent doués d'assimilation dramatique, la question du succès est au fond bien simple. L'auteur de *Smilis* a effarouché le public, parce qu'il est un oseur, et il est un oseur parce qu'il a une âme de poète qui ne voit pas seulement humain, mais qui voit grand. L'élan d'enthousiasme, les entraînements de sensibilité, l'idéalisation transcendante, un je ne sais quoi d'au-delà et d'infini dans la vision, voilà les qualités qui emportent ces natures exceptionnelles, toujours à l'étroit dans les procédés et les formules. Mais ces qualités ont beau constituer leur force, le public s'essouffle à vouloir monter si haut, et tombe en route quand il n'apprend pas à les suivre.

L'auteur de *Smilis* a clairement expliqué ses principes dramatiques dans une préface, à laquelle son excellente introduction d'*Othello* peut servir de complément. Fidèle au parti pris de vouloir imposer sa conception d'un idéal transposé dans le réel, il n'a pas craint, dans *le Père Lebonnard*, de mettre en scène un père qui aime l'enfant adultérin de sa femme, dont il connaît l'infidélité, une épouse humiliée avouant sa faute devant ce fils, et l'oubli, le pardon, arrivant là-dessus par le seul fait de l'union familiale et d'un attachement plus fort que les préjugés.

Le Père Lebonnard obtint beaucoup de succès au Théâtre-Libre et en Italie, en dépit des attaques déconcertées de la critique classique, qui se résigne de jour en jour à abandonner ses positions, sans pouvoir consentir à se rendre. Il faudrait pourtant en finir. Puisque tout le monde reconnaît la monotonie, la pauvreté, l'éternel recommencement des situations dramatiques dont a vécu l'ancienne école, d'ailleurs admirable dans ses derniers représentants, Sardou, Pailleron, Feuillet, Augier et Dumas, pourquoi se montre-t-on choqué des audaces qui tentent de transformer la scène française ? Si la convention

vous pèse, pourquoi n'admettez-vous pas la réalité toute simple, l'impitoyable vie des *Corbeaux* ou la grandiose vérité d'Ibsen ? Les situations arriérées vous excèdent, et vous n'encouragez pas ceux qui veulent s'en affranchir, ou du moins ceux qui tâchent de les dépasser ! Adopter la vie prosaïque ou renouveler les situations construites, il n'y a pourtant pas d'autre moyen de rajeunir l'art dramatique. Si le public ne se décide pas, nous en serons toujours au même point. Shakespeare mettait moins de façons pour nous faire entendre sur la scène des dialogues d'amour adultère devant un cercueil. Si M. Jean Aicard, qui a fréquenté Shakespeare et admirablement traduit *Othello*, eût choisi pour thème le drame bourgeois, l'émotion d'épiderme, la sensiblerie de salon, les dénouements prévus et heureux, le souriant répertoire des flirts mondains, il se serait certainement créé au théâtre une grande réputation. Voilà ce que la critique a le devoir de dire hautement, en attendant que le public acclame tôt ou tard ces oseurs de talent, ces ennemis de la routine, ces transfigurateurs du vrai.

Telle est la physionomie littéraire de M. Jean Aicard, considéré comme poète, romancier et auteur dramatique. Son œuvre est si touffue, que nous avons dû, dans cette étude, renoncer aux détails anecdotiques et personnels, pour écrire uniquement un portrait de critique générale. Ce qu'on pourrait dire de l'homme peut d'ailleurs se résumer en deux mots qui confirmeraient ce que nous avons déjà dit sur la signification de son œuvre. L'auteur des *Poèmes de Provence*, le liseur applaudi de tant de morceaux enchanteurs, est un poète vivant de la vie active, mêlé au mouvement et aux aspirations de son siècle. On ne peut le connaître sans souhaiter de le lire. C'est une âme passionnément éprise d'idées généreuses, une nature d'un spiritualisme intraitable, qui a toujours répudié le réalisme et la production facile...

Écrivain de haut vol, romancier de talent, auteur dramatique idéal, poète exquis et populaire, le nom de M. Jean Aicard est un de ceux qui honorent les lettres françaises. Ses ouvrages ont été officiellement couronnés par des juges au milieu desquels il mérite enfin de s'asseoir. Sa place est à l'Académie française.

Joseph-Félix Bouchor, *Portrait de Jean Aicard académicien* (1910).





↑ Grand rue — Fourmies (Nord) — Rue Saint-Louis ↓



L'INSTITUTEUR-POÈTE ALFRED-OMER PINCHART

Dominique AMANN

— Alfred Pinchart ?... Connais pas !

C'est probablement ce que diront les lecteurs de cette étude. C'est ce que j'aurais moi-même dit il y a seulement quelques mois, avant qu'il ne me soit donné de découvrir cette personnalité tout à fait attachante, et dont Jean Aicard sut apprécier les belles qualités.

Un modeste instituteur

Alfred-Omer Pinchart naquit à Avesnes-sur-Helpe, sous-préfecture du département du Nord, le 27 août 1873, d'un père comptable puis représentant de commerce. Il n'y resta guère puisque ses parents déménagèrent non loin de là, à Fourmies, où sont nés les quatre autres garçons de la fratrie : Joseph-Louis-Marie (1876), Jean-Marie-Edmond (1878), Omer-Marie-Joseph (né et décédé en 1881) et Omer-Joseph-Marie (1884). Ces deux villes appartiennent à la grande Thiérache, dans les Ardennes, région bocagère couverte d'étangs et de forêts, nommée « le Pays vert », mais aussi contrée laborieuse vouée à l'industrie de la laine peignée.

« La famille se composait du père, comptable, de la mère à l'intelligence vive, qui avait conservé des allures de parisienne,

de quatre enfants, quatre garçons, dont l'aîné était Alfred, et du grand-père paternel "maître d'école", qui donnait des leçons dans les usines aux petits bobineurs et rattacheurs forcés de travailler chaque jour pendant 12 heures au moins dès l'âge de 10 ans¹... »

École primaire, école primaire supérieure de Fourmies, école normale de Douai marquent un parcours studieux et le jeune homme débuta dans l'enseignement public le 1^{er} octobre 1890, comme instituteur-adjoint, à Viesly. Après quelques postes dans les environs, il fut nommé à l'école du Centre de Fourmies en octobre 1896, et c'est dans cet établissement qu'il passa toute sa vie laborieuse : « Dès cette époque, il apparaît tel qu'il restera au cours de toute sa carrière. Sa personnalité morale bien caractérisée, indépendante, se reflète jusque dans son allure et dans sa tenue. Il personnifie la fierté d'un Cyrano, avec ses airs de mousquetaire, cependant que son regard profond décèle bien une âme d'apôtre². »

Il n'y a pas grand-chose à dire de la vie d'Alfred Pinchart... de sa courte vie. Il s'est marié le 25 septembre 1900 à Fourmies avec Anna-Maria Bracq, jeune professeur de musique. Mobilisé dès le début de la guerre, il se trouvait à Maubeuge lors de la capitulation de la ville le 7 septembre 1914 : dès le lendemain s'ouvrit devant lui la route de la captivité, au camp de Friedrichsfeld, en Rhénanie du Nord, près de la frontière germano-hollandaise.

De retour à Fourmies après l'armistice, il reprit son poste d'instituteur et développa une vigoureuse activité dans les

¹ HANNECART (Édouard), « Éloge », page 33. — La biographie d'Alfred-Omer Pinchart n'est connue aujourd'hui que par cet éloge funèbre que lui consacra son contemporain Édouard-Paul-Albert Hannecart (1881-1934), publiciste et écrivain. Le grand-père dont il est question est Alfred-Auguste Pinchart (1810-1892).

² HANNECART (Édouard), « Éloge », pages 33-34.

associations et amicales défendant la cause des prisonniers de guerre :

La fête du Souvenir à la Sorbonne

L'Union nationale des familles des morts de la grande guerre a donné, hier, à la Sorbonne, une cérémonie du Souvenir, sous la présidence de M. Maginot, ministre des pensions. Aux côtés du ministre, avaient pris place : M. Léon Hennecart, président de l'Union ; les généraux Dubail, Berdoulat, Pau, Buat, Lavergne et Penet, et de nombreuses notabilités militaires, ainsi que les attachés militaires des nations alliées.

Des discours ont été prononcés par MM. Hennecart, Pinchart, délégué de l'Union des régions libérées ; Lemarchand, au nom du Conseil municipal, et enfin par M. Maginot.

On a ensuite proclamé les lauréats du concours littéraire et musical organisé par l'œuvre³.

Tenté par la politique, il fut candidat aux élections d'octobre 1928 pour le conseil général, ce qui lui donna l'occasion de publier une ardente profession de foi :

³ *Le Figaro*, 66^e année, 3^e série, n° 312, lundi 8 novembre 1920, page 2, colonne 5, « Les réunions d'hier ». Cette réunion avait été organisée par Édouard Hannecart : « Rentré en France aussitôt après l'armistice, Alfred Pinchart reprend, dans la cité en partie détruite par la guerre, son métier d'instituteur et continue à écrire ; mais il se révèle aussi orateur ; il a la voix chaude, captivante, énergique ; il prend la parole au cours d'une cérémonie du souvenir que j'organise à la Sorbonne (l'éloquent discours qu'il prononce serait à reproduire en entier) ; il parle dans les réunions de combattants et de prisonniers [...] ; chaque année, à l'occasion de l'armistice, il prête son concours à ses frères d'armes de Belgique ; il fait impression sur les foules. » (HANNECART, « Éloge », page 49).

Je puis me louer d'être Republicain d'origine, d'éducation et de conviction.

Depuis toujours, ma plume n'a écrit, ma voix ne s'est élevée que pour défendre les humbles, porter secours aux déshérités, et exalter les grands principes qui font les nations heureuses dans le travail pour tous, la justice pour tous et la liberté pour tous.

Instituteur, depuis trente-six ans, dont trente-trois à Fourmies, dans la même école, je n'ai jamais sollicité aucun avancement pour conserver toute ma liberté d'attitude, de parole ou de plume et ne rien devoir à personne.

J'ai ainsi consacré ma vie à l'éducation des enfants du peuple, dont je sors moi-même, pour en faire des hommes et des citoyens...⁴ »

Le dimanche 21 juillet 1929, – c'était le jour de la *ducasse*⁵ et toute la ville résonnait des accents de la fête, – après un petit tour dans le quartier, il s'affaissa sur sa table de travail : l'instituteur-poète était mort subitement, silencieusement. Trois jours après, des obsèques grandioses démontrèrent l'attachement que lui portait toute la population.

Un poète pédagogue et militant

Alfred s'est toujours intéressé à la poésie. Instituteur débutant et célibataire, il consacrait tous ses loisirs à l'étude des maîtres, notamment par la lecture assidue des *Annales politiques et littéraires*, « revue populaire paraissant le dimanche ». Ses premiers modèles furent les poètes du Parnasse – Sully Prudhomme, José-Maria de Heredia et François Coppée, – mais

⁴ Cité d'après HANNECART (Édouard), « Éloge », page 60.

⁵ Dans le parler des régions du Nord de la France, le mot « ducasse » – de l'ancien français *ducace*, *dicasse* ou *dicaze* – désigne une fête patronale – civile ou religieuse, – une kermesse.

il ne dédaignait ni Verlaine ni Baudelaire... Et c'est probablement dans ces mêmes *Annales* qu'il découvrit Jean Aicard, soit par ses œuvres qui y étaient publiées, soit par les chroniques littéraires et théâtrales dont il faisait régulièrement l'objet. « Son cœur est assoiffé d'idéal, son âme est inquiète⁶ » : magnifique description de ce jeune talent, ardent et généreux, mais aussi sensible à toutes les misères de ses compatriotes laborieux.

Il donna ses premières compositions au *Bulletin des Rosati du Hainaut et de la Thiérache*⁷. En 1906, il fit imprimer son premier recueil, *La Vie des heures*, de près de deux cents pages, où bouillonne son âme de jeune adulte. Son idéal poétique :

C'est notre rôle à nous, Poètes, rôle austère,
De proclamer bien haut ce qu'aujourd'hui j'écris,
Afin que, dominant tous les bruits de la terre :
Les rumeurs, les sanglots, les blasphèmes, les cris,

Notre voix porte au loin le dogme salulaire,
L'unique, le plus pur, hélas ! le moins compris,
Pour l'enseigner ensuite ainsi qu'une prière
Que rediront demain tous les peuples surpris.

Car nous sommes ceux-là que rien ne décourage :
Plus l'orage est brutal, mieux nous narguons l'orage,
Et si nous frémissons, ce n'est jamais pour nous.

⁶ HANNECART (Édouard), « Éloge », page 34.

⁷ Ce modeste bulletin publié à Fourmies sera continué, quelques années plus tard, par *Le Hainaut, Revue régionale littéraire et artistique. Bulletin des Rosati du Hainaut, de la Thiérache et du Brabant*, 1^{re}-7^e années, 1932-1938, n° 1-21. — Les Rosati – anagramme d'ARTOIS – furent créés en 1778, sous la forme d'une société anacréontique, par quelques jeunes gens joyeux et instruits, désireux de cultiver les arts, la langue et les traditions de leur pays.

Nous combattons le Mal, sans secours de personne,
Pour que l'on voie un jour, blême, criant : Pardonne !
Devant l'Amour vainqueur, l'Égoïsme à genoux⁸.

fait écho à celui que Jean Aicard exprimait quarante ans
auparavant dans ses *Jeunes Croyances* :

Quand les foules, bien haut par l'Esprit emportées,
Jetteront dans l'oubli l'inutile douleur,
Quand douteurs et croyants, et sublimes athées
Éclairciront les nuits de l'esprit par le cœur !

Quand la science et l'art par leurs portes divines
Montreront l'inconnu : la Vie ou le Néant !
Quand tous les cœurs auront dans toutes les poitrines
La régularité des flux de l'Océan !

Quand nous marcherons tous dans la même pensée,
Cherchant un seul but, même en des chemins divers ;
Quand vers ce but sera sans relâche fixée
Toute la volonté ferme de l'Univers !

Alors viendra la Paix, la grande Nourricière !
Alors plus de patrie ! un seul peuple de dieux !
L'Égalité luira vivante sur la terre !
La Liberté vivra splendide sous les cieux⁹ !

⁸ Cité d'après HANNECART (Édouard), « Éloge », page 38.

⁹ AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1867, in-18, 146 pages. Strophes extraites du poème « Liberté, Égalité, Fraternité », daté « 20 septembre 1866 » et dédié à Michel Reynaud.

Dans ce recueil éclectique, il aborde les sujets les plus divers. Il célèbre le travailleur des champs dans la « Chanson du laboureur » ou « Le semeur » ; ainsi que l'ouvrier, les marins, les prolétaires... mais il chante aussi l'amour et les « Vins de France ».

C'est apparemment en 1908 que Pinchart fit la connaissance de Jean Aicard : Le poète du Nord envoya à son collègue du Midi une lettre – qui n'a pas été conservée – et celui-ci lui fit réponse en lui offrant sa photographie avec une dédicace, pour laquelle il reçut ces remerciements :

Fourmies, le 8 mai 1908.

Maître,

Je ne saurais et n'oserais vous dire combien je fus heureux, profondément heureux à la lecture de votre précieuse et reconfortante réponse : je suis si petit ! si petit par ma situation modeste et peu considérée, si petit par mes moyens d'action ; – grandirai-je quelque jour ?...

Je ne suis guère habitué à la sollicitude des hommes ; les idées que je m'efforce à propager, m'attirent, dans le milieu où je me trouve, la haine de beaucoup, et je vis seul pour éviter les désillusions et les sarcasmes ; mais quand l'un d'eux me tend une main fraternelle, c'est avec enthousiasme que je la saisis pour l'étreindre, avec ferveur que je la porte à mes lèvres pour la baiser.

Vous venez d'être Celui-là, Maître et c'est pourquoi je ne rougis pas – tant d'autres riraient de m'entendre – je ne rougis pas de vous faire ces confidences et de vous ouvrir mon cœur où j'ai pieusement enfermé votre nom et votre souvenir.

A. O. Pinchart¹⁰.

¹⁰ Bibliothèque numérique du musée des *Lauriers-Roses* (clichés Dominique Amann). Dans un post-scriptum, l'auteur déclare que Frédéric Mistral a également bien voulu lui envoyer sa photographie.

Jean Aicard lui fit alors parvenir ses deux derniers ouvrages, fraîchement sortis des presses : *Maurin des Maures*, publié en mars, et *L'Illustre Maurin*, en avril-mai : « Je viens de recevoir vos livres, Maître ; — j'ai vibré d'enthousiasme, d'espérance, de bonheur. Mon âme a murmuré le cantique d'allégresse que votre âme a souventes fois chanté aux heures heureuses de votre existence, et j'ai posé mes lèvres sur votre image dans un élan de profonde gratitude et de pieuse affection ¹¹. »

En ce milieu de l'année 1908, Jean Aicard était au faîte de sa renommée littéraire et tout un chacun sentait bien que les portes de l'Académie ne sauraient lui rester plus longtemps fermées. Ses deux romans provençaux célébrant les faits et gestes de Maurin avaient connu un grand succès de librairie et *Le Père Lebonnard*, enfin admis sur la scène de la Comédie-Française en août 1904, y atteignit sa centième représentation en février 1906. Certes, Jean Aicard poursuivait un chemin singulier – poésie métaphysique, théâtre en vers, roman idéaliste – qui lui attirait les sarcasmes des écoles littéraires plus progressistes. En revanche, les écrivains plus humbles, d'audience seulement régionale, le considéraient comme un « grand frère » ou un maître et recherchaient son amitié.

Nouvelle correspondance vers la fin de l'année :

Fourmies le 10 Octobre 1908.

Cher Maître,

Je lis que vous posez votre candidature à l'Académie française.

¹¹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre du 19 mai 1908. — Les archives municipales conservent six lettres d'Alfred Pinchart à Jean Aicard, en date des 19 mai et 10 octobre 1908 ; 1^{er} octobre, 23 octobre et 31 décembre 1909 ; 30 décembre 1911, toutes calligraphiées à l'encre violette.

Si mes vœux sont exaucés – ils ne peuvent manquer de l'être : je les formule avec tant de ferveur ! – vous serez demain pour tout le monde l'Immortel que, depuis longtemps déjà, vous êtes pour moi ¹².

J'ai lu *L'Illustre Maurin* et *Maurin des Maures* que vous voulûtes bien m'offrir avec une précieuse dédicace. Me sera-t-il permis de vous connaître un jour, Cher Maître, et de retrouver en votre regard ce que je devine en votre cœur ?

Avant de clore cette lettre, je m'incline respectueusement devant votre image. Je l'ai placée au plus bel endroit de mon humble demeure ; et je murmure vos vers :

Laisse ton siècle (le temps coule)

S'égayer, sceptique et moqueur

Un seul mot nourrit une foule

À tous les cœurs suffit un cœur ¹³.

Je les conserve pieusement en moi-même, ces vers, au bon endroit où l'illusion n'a jamais cessé de fleurir ; où votre souvenir ne mourra qu'avec moi.

A. O. Pinchart.

¹² En ce qui concerne les candidatures de Jean Aicard à l'Académie française, voir mon article « Les tribulations d'un candidat », *Aicardiana*, n° 4, septembre 2013, pages 45-75.

¹³ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre du 10 octobre 1908. — L'image dont il est question est la photographie-portrait que Jean Aicard avait envoyée fin avril ou début mai, au bas de laquelle il avait rajouté le quatrain cité, extrait du poème « Un pour tous » publié dans *Le Dieu dans l'homme* (Paris, Paul Ollendorff, 1885, pages 113-114) — Laisse ton siècle - le temps coule - / S'égayer, sceptique et moqueur... / Un seul mot nourrit une foule : / À tous les cœurs suffit un cœur ! — que l'on retrouve, mais en alexandrins, dans le poème « Le pain multiplié » publié dans *Jésus* (Paris, Ernest Flammarion, 1896, pages 89-90) : Chaque jour est un jour utile, et le temps coule ; / Laisse ton siècle rire, incrédule et moqueur : / Un mot, un seul, suffit à guider une foule ; / Tous les cœurs grandiront nourris par mon seul cœur.

Alfred Pinchart put faire paraître deux paquettes de vers, *La Patrie*, en 1908, et *Le Drapeau*, en 1909, grâce à des aides et souscriptions. Ces deux publications portent incontestablement l’empreinte du poète provençal : toutes deux, en mêlant petite et grande patries, entrent incontestablement dans le projet de Jean Aicard de susciter une poésie régionaliste de langue française destinée à chanter l’âme de chaque province¹⁴ ; et toutes deux proposent une poésie destinée spécifiquement à la jeunesse, notamment aux élèves des écoles primaires : l’auteur a non seulement le souci de leur inculquer l’enseignement moral dont Jean Aicard avait déjà donné un modèle, mais il développe également une poésie pédagogique originale, mettant en vers des résumés de leçons sur l’histoire et la littérature françaises.

78

La Patrie est un long poème de vingt-trois pages, divisé en huit parties aux métriques variées, « dédié aux enfants des écoles de France » pour leur inspirer l’amour de la Patrie :

Enfants ! écoutez bien : — La Patrie est la terre
Où vos aïeux sont morts et dorment pour toujours ;
C’est la maison natale où mourra votre père,
Où vous mourrez à votre tour.

C’est le frêle berceau dans la chambre bien close ;
Le tic-tac de l’horloge en son cadre de bois ;

¹⁴ AICARD (Jean), *Miette et Noré*, préface de la 3^e édition, Paris, G. Charpentier, 1880, page XIV : « Fixons donc les choses provinciales qui s’en vont, dans la langue qui doit leur survivre. N’était-ce pas la volonté de Brizeux ? Ce sera demain celle de Gabriel Vicaire qui nous chantera la Bresse. Gabriel Marc nous dira l’Auvergne, et Charles Grandmougin la Franche-Comté. Et nous aurons un jour, — vous verrez ! — une représentation poétique par provinces de toute la belle France. »

La lampe qu’on allume et la table où l’on cause ;
L’âtre qui flambe aux premiers froids.

C’est, le printemps venu, les portes entr’ouvertes ;
Le courtil entouré d’aubépines en fleurs ;
Les arbres de l’enclos où les cerises vertes
Rougiront au temps des chaleurs.

C’est le petit village et c’est la ville immense,
La bourgade en la plaine, et c’est partout encor
Où brillent au soleil sur les couleurs de France :
Honneur, Patrie ! en lettres d’or¹⁵.

et des valeurs éternelles que son histoire a toujours véhiculées :

C’est le foyer natal ; c’est encor l’héritage
Que les hommes d’hier laissèrent en partage
Aux hommes qui naîtront un jour.
C’est leur sang généreux qui coule en vos poitrines,
Leur âme sans reproche et leurs nobles doctrines
De Patriotisme et d’Amour.

Amour de la Justice et de l’Indépendance ;
Besoin de soulager en tous lieux la souffrance,
De pardonner même aux méchants ;
D’avoir toujours pitié de l’humaine faiblesse,
Et de tendre une main qui relève et caresse
À ceux qui tombent défaillants.

79

¹⁵ PINCHART (Alfred), *La Patrie*, II, page 8.

Amour de l'Idéal qui rend les races belles,
Fait briller les regards et met dans les prunelles
Un éclair de divinité ;
Orgueil d'être en avant des nations du monde,
Et de jeter partout la semence féconde
D'où germera la Liberté.

Amour de la Vaillance : au fort de la bataille,
La charge furieuse à travers la mitraille,
Sans faiblir et le front levé.
Enfants ! c'est tout cela que raconte l'Histoire,
Et les peuples, jaloux de notre antique gloire,
Se demandent s'ils ont rêvé ¹⁶.

80 Le poète évoque ensuite la France rurale avec ses moissons et vendanges, son eau et ses vins, ses troupeaux et ses récoltes ; il parcourt ses paysages impressionnants : la mer et l'océan « dans le vacarme sourd de la houle et du vent », les cimes imposantes et les gouffres insondables, les Pyrénées où l'on entend toujours « le cor de Roncevaux appeler Charlemagne » et les Alpes parcourues par les légions antiques. Et il n'oublie pas la province perdue :

Sur les Vosges en deuil, Belfort monte la garde,
Et parfois on dirait que son lion d'airain,
Par-delà les ballons et les chaumes regarde
Vers la plaine d'Alsace et le plateau lorrain,
Si l'étendard teuton flotte encor sur le Rhin ¹⁷.

¹⁶ PINCHART (Alfred), *La Patrie*, III, pages 9-10.

¹⁷ PINCHART (Alfred), *La Patrie*, V, page 12.

Il rappelle le souvenir des fiers guerriers des Gaules qui partaient au combat « la bravoure dans les yeux », des druides cueillant le gui sacré « du tranchant des faucilles d'or », des « Francs aux cheveux blonds » de Clovis, de Charlemagne armé de *Joyeuse*,

Sous les brouillards du Nord, le ciel clair de l'Espagne,
Et du Danube à l'Océan,
Chevauche un empereur que la force accompagne
En ses conquêtes de géant.
Charlemagne poursuit la lutte glorieuse,
Quarante ans, par tous les chemins,
Et quand son bras vieilli laisse tomber « Joyeuse »,
Les Francs ont vaincu les Romains.

du chevalier Du Guesclin et de la Bonne Lorraine « qui rêvait en filant le lin » :

81 Leur vœu se réalise : un siècle de souffrance,
Charles sacré, Jeanne au bourreau,
Ont fait s'épanouir sur la terre de France
Un patriotisme nouveau.
Désormais on vivra sans reproche pour elle,
Et sans peur, face à l'étranger,
Tous les Bayards mourront comme la pastourelle,
Pour la défendre ou la venger.

Ses vers font écho aux manuels scolaires et à l'iconographie de cette époque évoquant « nos ancêtres les Gaulois ».

Louis XIV « maître de tous les rois », la Révolution « bien-faisante en sa cruauté », la République conquérante dont les volontaires en haillons assaillent l'Europe « qui tremble devant

ces lions », les grognards de l'Empire « chassant les rois de leurs palais » offrent autant de tableaux glorieux dont le poète tire une belle leçon :

Paix aux cendres des morts ! La France
A conservé leur souvenir,
Comme un symbole d'espérance
Et comme un gage d'avenir ;
Mais dans sa foi républicaine,
Elle a voulu bannir la haine
De tous les peuples d'ici-bas,
En montrant que l'homme s'honore
Quand il cherche à grandir encore
Autrement que par les combats¹⁸.

82

Quelques petits poèmes célèbrent ensuite nos principaux écrivains – Ronsard, Corneille, La Fontaine,

On oubliait parfois au temps de La Fontaine,
Dans l'enivrement du succès,
Qu'un soldat et son capitaine,
Le noble qui s'amuse et le manant qui peine,
Sont l'un et l'autre des Français.
C'est alors qu'au milieu des plaisirs et des fêtes,
Le Bonhomme vint à son tour,
Faire entendre aux grands de la Cour
Les naïves leçons des bêtes,
Et les préceptes de l'amour.

¹⁸ PINCHART (Alfred), *La Patrie*, VII, page 16.

Pour plaire au goût moderne, il montre l'apologue
Sous un aspect plus séduisant,
Et le pare du dialogue,
Afin d'instruire en amusant.

Car instruire est son rêve et le but de sa vie :
Instruire les petits, instruire les puissants ;
Inviter les premiers à mépriser l'envie
Et crier aux seconds : « Soyez compatissants !
Soyez compatissants, dit l'humble solitaire,

Car sur la terre,
Rien n'est certain ;
Le plus grand n'est que feudataire
De l'inexorable Destin.

Mais quand un homme a fait son devoir sans relâche
En ce mortel séjour,
Quels que soient ses talents, sa doctrine ou sa tâche,
*Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.*¹⁹ »

83

Racine, Molière, Jean-Jacques et Voltaire, Chateaubriand, Lamartine,

L'abeille, en bourdonnant, dès l'aurore butine
Les suaves nectars pour en faire son miel ;
Et dès ses premiers ans, le divin Lamartine
Pour trouver l'Idéal, le cherche jusqu'au ciel.
Le murmure apaisé des flots sur le rivage,
Les hymnes de bonheur qui ne durent qu'un jour,
Le soupir du vieillard au terme du voyage,

¹⁹ PINCHART (Alfred), *La Patrie*, VII, pages 21-22. — Le dernier vers est extrait de *Philémon et Baucis* (La Fontaine, *Fables*, livre XII, sujet tiré des *Métamorphoses* d'Ovide).

Et les tendres serments de jeunesse et d'amour ;
Les rumeurs de la vie et les plaintes humaines,
Le souffle de l'automne au front noir des cyprès,
S'élèvent jusqu'à lui, vers les hauteurs sereines
Où désormais il plane en l'éternelle paix²⁰.

et Hugo – résumant, en de belles miniatures, leur enseignement. Et l'auteur conclut cet hymne à la Patrie par une exhortation :

Offrez-lui votre amour comme on l'offre à sa mère
Dans un suprême élan, quand on la voit souffrir ;
Et n'oubliez jamais que vous avez sur terre
Une autre mère encor, qui ne peut pas mourir²¹.

La plaquette s'achève avec un ultime poème qui célèbre « la petite patrie » que Jean Aicard avait introduite dans la poésie avec ses *Poèmes de Provence* :

Le Pays vert : Fourmies

Rien ne trouble la paix qui s'étend sur la plaine,
À l'heure fugitive où s'achève le jour,
Alors que le soleil attend la nuit prochaine
Pour s'évanouir à son tour.

Au fond du ciel bleu pâle et vers le couchant rose,
Lentement il décline, éblouissant encor,
Et disparaît enfin dans une apothéose,
Auréolé de pourpre et d'or.

²⁰ PINCHART (Alfred), *La Patrie*, VII, page 27.

²¹ PINCHART (Alfred), *La Patrie*, VIII, page 29.

Mais avant que la brume enveloppe la terre
Et qu'un léger brouillard s'élève sur les eaux ;
Avant que l'angélus égrène sa prière
Et que s'endorment les oiseaux,

Les derniers feux du jour, languissamment se posent,
Plus calmes vers le soir et plus doux à la fois,
Sur le vert clair des prés que les charmes enclosent,
Et le vert plus sombre des bois.

Là-bas un toit d'ardoise émerge du feuillage,
Une vitre s'éclaire aux feux de l'horizon ;
Puis un ruisseau murmure et berce le bocage
De sa monotone chanson.

Il coule sinueux à travers la prairie,
Baigne les saules creux aux grisâtres couleurs,
Et sa fraîche senteur d'eau claire se marie
Au parfum des menthes en fleurs.

Il s'achemine ainsi vers la forêt profonde,
Y pénètre, s'y perd, de même qu'un rêveur
S'égare pour trouver, en s'éloignant du monde,
La solitude pour son cœur.

Et dans l'ombre où s'agite, au souffle de la brise,
La verte frondaison, plus verte vers le soir,
Une lueur descend, frissonnante, indécise,
En taches d'or sur le sol noir.

Au versant des coteaux, platanes et grands chênes
Confondent leur feuillage aux reflets si divers,

Et sur les monts brumeux et les riantes plaines
S'étend l'infinité des verts :

Verts pâles des sommets, parsemés de verts jaunes,
Verts langoureux des soirs, verts tendres des matins ;
Verts glauques des étangs où se mirent les aulnes,
Et verts noirâtres des lointains ²².

La seconde plaquette, *Le Drapeau*, sous l'épigraphe SALUS ET GLORIA PATRIAE ²³, est dédiée « aux conscrits de France ». Dans le long discours qu'il adresse à « ses enfants », le colonel « père du régiment » oppose alternativement, en retraçant l'histoire de France, les peuples forts et volontaires heureux de leur indépendance, aux peuples amollis et endormis vite soumis par l'envahisseur. Cette chronique en vers des heurs et malheurs du pays fait une belle place à l'héroïne nationale venue d'un village voisin :

Alors, au fond de la Lorraine,
Et dans un village ignoré,
Devant tant d'angoisse et de haine,
Une pauvre fille a pleuré.
Puis elle a quitté sa chaumière,
Pour s'en aller, humble bergère,
Vers les vieux soldats hésitants,
Leur montrer comment une femme
Sauve l'honneur et l'oriflamme,
Et meurt pour la France à vingt ans ²⁴.

²² PINCHART (Alfred), *La Patrie*, « La petite Patrie », pages 32-35.

²³ « Salut et gloire à la Patrie ».

²⁴ PINCHART (Alfred), *Le Drapeau*, page 21.

La seconde partie du poème est un hymne à l'Honneur conçu comme la bravoure et le sacrifice :

L'Honneur, c'est la bravoure et c'est le sacrifice,
Le culte du soldat et la foi du penseur ;
L'autel où l'on s'immole au nom de la justice,
Et l'idéal pour qui l'on meurt ²⁵.

Les exemples du vaisseau *Le Vengeur* « anéanti sous la mitraille » dont l'équipage stoïque « Acclame encor la République / Avant de descendre au tombeau », des poilus de l'Empire de la gloire d'Austerlitz à la défaite de Waterloo, mais aussi des humbles citoyens dans leur héroïsme quotidien, invitent les jeunes hommes d'aujourd'hui à cultiver l'amour de la Patrie dont le symbole est le drapeau :

Le Drapeau, c'est encor la gloire des conquêtes,
Le patrimoine acquis par des siècles d'efforts ;
C'est le passé qui plane au-dessus de vos têtes,
L'âme de la Patrie et l'image des morts ²⁶.

Cette poésie originale, qui se fait l'écho des leçons d'histoire, de littérature, d'instruction civique et de morale de l'école républicaine, ne pouvait que séduire Jean Aicard. Aussi, en réponse à une lettre d'Alfred Pinchart :

Fourmies, le 1^{er} Octobre 1909.

Cher Maître,

Je me suis fait un devoir de vous communiquer les vers que j'eus l'honneur de dire au cours de l'inauguration du monument

²⁵ PINCHART (Alfred), *Le Drapeau*, page 25.

²⁶ PINCHART (Alfred), *Le Drapeau*, page 36.

de Malplaquet²⁷. Plusieurs généraux présents à cette fête, après s'être intéressés à mes travaux, m'ont offert de mettre leur influence à mon service pour faire admettre ma dernière pièce *Le Drapeau* dans les bibliothèques régimentaires, et solliciter pour elle une subvention du ministre de la guerre.

Comme j'estime que dans ma situation très modeste il ne m'est point permis de perdre le bénéfice des sympathies qui s'offrent, au moment même où elles s'offrent : on est si vite oublié !... comme je n'ose pas insister pour que vous me fassiez le très grand honneur de présenter mes vers par quelques lignes de préface – quelques lignes qui les auraient imposés à l'attention des indifférents – quelques lignes qui m'auraient fait pleurer de fierté, de reconnaissance et de joie, – je vous demande de vouloir bien m'autoriser à remettre *Le Drapeau* à l'éditeur.

Je vous prie, Cher Maître, de daigner oublier le supplément de correspondance que je regrette de provoquer à l'heure où vous avez besoin de recueillement²⁸, et surtout – surtout – je vous prie encore de croire à mon inaltérable et religieuse gratitude.

A-O. Pinchart²⁹.

²⁷ Le monument des combattants de Malplaquet – un hameau de la commune de Taisnières sur Hon (Nord) – fut érigé en 1909 et inauguré le 12 septembre de la même année. Œuvre du sculpteur Corneille-Henri Theunissen, cette pyramide en pierre de Cousolre commémore le combat du 11 septembre 1709, livré durant la guerre de la Succession d'Espagne, qui vit les quatre-vingt-dix mille soldats du maréchal de Villars arrêter les cent vingt mille hommes du prince Eugène et du duc de Marlborough. Les journaux ne prêtèrent pas une bien grande attention à cette inauguration et les rares qui en firent mention se contentèrent de transcrire – au moins partiellement – le long discours du marquis Melchior de Vogüé, de l'Académie française. Aucun ne publia les vers de Pinchart... que je n'ai pas retrouvés dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon.

²⁸ Jean Aicard, élu membre de l'Académie française le 1^{er} avril 1909, était très préoccupé par son entrée sous la Coupole et la rédaction du discours qu'il prononça, à cette occasion, le jeudi 23 décembre suivant.

²⁹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre du 1^{er} octobre 1909.

Jean Aicard lui accorda une sympathique lettre-préface pour le *Drapeau* :

La Garde, 10 novembre 1909.

MON CHER POÈTE,

On me demande trop de préfaces, et c'est pour moi un motif trop suffisant de n'en plus faire.

Je le regrette, car vos vers m'ont touché. On y trouve, avec des rythmes heureux, un sentiment poétique très profond, une aspiration ardente vers tout ce qui mérite d'être aimé et chanté.

Vous avez de belles ferveurs d'apôtre et je peux du moins vous crier bravo et merci d'un cœur sympathique.

JEAN AICARD³⁰

Le destinataire remercia notre poète par une grande missive remplie de longs épanchements :

Fourmies, le 23 Octobre 1909.

Mon cher Maître,

Je rougirais devant vous et devant moi-même, je ne me croirais plus digne de l'affectueux intérêt qu'il ne vous déplaît pas de me témoigner, si j'avais éprouvé la moindre mauvaise humeur à la lecture de votre lettre du 10 écoulé.

Vous êtes trop bon, votre cœur obéit trop volontiers aux généreuses inspirations de votre âme, pour que je cherche à pénétrer les motifs qui vous empêchent de vous rendre à mon désir, et surtout – j'insiste – pour que je puisse vous prêter certains sentiments impossibles à formuler sans profaner votre nom.

³⁰ PINCHART (Alfred), *Le Drapeau*, page 9.

Vous avez atteint le but suprême vers lequel tendent les efforts de ceux qui consacrent leur existence au noble mais pénible labeur de la pensée. Vous êtes illustre. Vos paroles résonneront longtemps encore après que vos lèvres auront exhalé leur dernier souffle. Votre existence laissera sa trace ici-bas.

Vous pourriez, à cette heure, rester indifférent aux aspirations des inconnus, sourd à l'appel des petits qui vous confient leurs espérances et vous adressent leur prière. Votre lettre d'aujourd'hui me prouve une fois de plus que vous ne dédaignez ni les uns ni les autres.

[...].

Ma jeunesse fut mélancolique et grave ; les jours de mon adolescence s'écoulèrent sans m'apporter beaucoup de joies ; j'ai parfois douté de la vie, et mes yeux connaissent l'amertume des larmes. Ne vous étonnez pas, mon cher Maître, que j'attache tant de prix à une marque de bienveillance, et que je sois peut-être un peu plus enthousiaste qu'il ne convient, dans l'expression de mes sentiments. Le monde pourrait sourire parfois si le monde m'entendait – qu'importe ! Je vis presque seul avec mes rêves qui ne seront jamais que des rêves, et dans la contemplation de mirages enchanteurs, mais tellement lointains !

[...].

Sans souci des conventions mondaines, je prends la main que vous me tendez, et je la baise. Je la baise pieusement, parce qu'elle est celle d'un homme – d'un homme de cœur³¹.

³¹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre du 23 octobre 1909. On trouve encore une seconde lettre de remerciements, pour le même objet, à la date du 31 décembre 1909.

Alfred Pinchart se tourna ensuite vers le théâtre. Il travailla longtemps à un grand drame en vers, *Vercingétorix*, qu'il évoque, d'ailleurs, dans une lettre à Jean Aicard : « Ce n'est pas impunément que durant de longs mois j'ai consacré mes journées à l'instruction d'une classe de cinquante enfants souvent difficiles, et mes nuits à la recherche des formules d'amour de patriotisme et de beauté. La tragédie historique que j'ai voulu écrire, sans espoir de la voir interprétée de sitôt, épuisa mes forces en m'imposant un surmenage préjudiciable, dont j'ai subi et subis encore les funestes effets³². » Pour cette pièce il rêvait de la scène du Théâtre-Français... mais le manuscrit disparut pendant l'Occupation ! L'histoire ne dit pas s'il eut plus de succès avec *La Dentellière de Bruges*, une petite comédie en un acte et en vers agrémentée d'une musique de Louis Féron, et qui met en scène le peintre Jan Van Eyck.

Un poète spiritualiste

Même si la correspondance connue et conservée d'Alfred Pinchart à Jean Aicard s'achève après *Le Drapeau*³³, je pense que l'influence du maître sur son admirateur n'a pas cessé. En effet, après ses quatre années de captivité en Allemagne et le temps donné à son action patriotique en faveur des prisonniers, Pinchart publia, en 1924, un nouveau recueil poétique intitulé... *Jésus* ! Certes, son travail est très différent de celui de Jean Aicard : il est plus court et limité à la forme du sonnet – quarante-cinq pour la vie de Jésus et neuf qui évoquent la « Palestine d'aujourd'hui » – ; il est également plus narratif et

³² Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre du 23 octobre 1909.

³³ Les Archives municipales de Toulon (Fonds Jean Aicard, correspondance) contiennent une ultime lettre de vœux en date du 30 décembre 1911.

paraît relever d'un projet pédagogique destiné à fixer dans la mémoire quelques traits particuliers de la vie et de l'enseignement du Christ, comme l'a d'ailleurs bien souligné le préfacier Francis Jammes. D'un autre côté, Alfred Pinchart, tout comme Jean Aicard, ne cherche nullement à faire œuvre théologique ou hagiographique : son Jésus est un homme comme un autre – le dernier sonnet, « Crucifixion » ne suggère même pas l'idée de résurrection – et son message est essentiellement social.

Comme hanté par son personnage, Alfred Pinchart livra à l'impression, en 1926, *Le Golgotha*, un second recueil de sonnets consacré au Galiléen, reprenant un certain nombre de poèmes de son *Jésus*, mais dans une perspective moins didactique et peut-être plus spiritualiste : « À l'heure où l'humanité chancelle sous le fardeau de son inquiétude, de ses iniquités, de son égoïsme, nous avons voulu, en écrivant ce livre, rappeler aux hommes, qui les oublient, les immortelles paroles d'espérance, de justice et d'amour prononcées par Jésus³⁴. » Cet ouvrage valut à son auteur « ses plus beaux succès littéraires, succès bien mérités, car Pinchart se classe dès lors incontestablement parmi les meilleurs poètes spiritualistes³⁵. »

Les références à Jésus pourraient paraître surprenantes dans l'œuvre d'un instituteur républicain qu'une typologie simpliste classerait plus volontiers dans le camp des « ennemis de la calotte ». Mais là encore, Alfred Pinchart me paraît suivre son maître qui, en sa qualité de président de l'Union française³⁶, avait publié, dans la revue de cette association, un *Petit livre de l'unité morale française* où il n'hésitait pas à formuler, dans

³⁴ PINCHART (Alfred), *Le Golgotha*, avant-propos, page 7.

³⁵ HANNECART (Édouard), « Éloge », page 53.

³⁶ L'Union française, association nationale pour l'expansion morale et matérielle de la France, avec pour devise « L'union fait la force », a été fondée en 1917 pour étudier « les problèmes d'ordre général, les questions mo-

le chapitre III « Formation historique de la morale moderne », trente propositions établissant le caractère fondateur de l'enseignement du Christ :

1. Dans l'antiquité, des philosophes, des sages, les Socrate, les Platon furent de grands idéalistes, de véritables précurseurs ; mais aucun des philosophes anciens ne fit de l'amour du prochain la règle essentielle, un commandement ayant force d'une loi qui oblige, et sur laquelle s'appuie la morale du monde entier. L'honneur d'avoir fait de cette règle de bonté la loi fondamentale de notre monde moderne appartient au christianisme.

2. Le plus grand des livres civilisateurs, c'est l'Évangile.

3. Plusieurs religions, de cultes différents, s'inspirent également de l'Évangile.

[...].

6. Le Christ a transfiguré la morale, en formulant, comme jamais elles ne l'avaient été avant lui, les idées d'amour, de bonté, de sacrifice et d'héroïque patience.

[...].

12. Il dit à tous les hommes : « Aimez-vous les uns les autres. » Et encore : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même. »

13. Et ces paroles s'ajoutant au Décalogue ou loi donnée par Moïse au peuple hébreu, sont devenues la loi du monde civilisé.

[...].

18. Avant l'avènement de la morale évangélique, les pauvres étaient méprisés.

rales, diplomatiques, industrielles, commerciales, agricoles, financières, scientifiques, littéraires, artistiques, sociales que la guerre a posées ou aggravées » (frontispice de la revue *L'Union française*, première année, n° 1, février 1917, II de couverture).

19. L'Évangile les a rendus à la dignité. Et, peu à peu, le monde a compris qu'il devait respecter les plus humbles.

[...].

30. Ici s'arrête l'historique de la vie du Christ, tel que peut le présenter l'école qui, respectueuse de toutes les religions des civilisés, qu'elles soient chrétiennes ou non, a pour devoir de ne pas s'immiscer dans leur enseignement. Il suffit à l'école d'affirmer l'identité de leur morale et de la sienne, en vue d'établir l'unité morale française, nécessaire au bien de notre pays³⁷.

En 1929, Alfred Pinchart put faire paraître un ultime recueil de vers, *La Route des hommes*, regroupant des sonnets sous diverses rubriques : « La route », « Le bonheur », « Maternités », « Le destin », « La vie », « Le rythme éternel », « Les allégresses », « Les réalités », « Les exhortations », « Le symbole éternel », « L'amour », « Intimité », « Recueillement », « La mort », « La prière ».

Dans la section « L'amour », deux poèmes me paraissent être des petits clins d'œil à Jean Aicard. Tout d'abord le sonnet « Pitié » qui reprend un concept particulièrement développé par notre écrivain provençal³⁸ :

³⁷ *La France nouvelle, revue de l'Union française*, deuxième année, n° 9, juillet 1918. Le *Petit livre de l'unité morale française* y est publié aux pages 285-296.

³⁸ Voir AMANN (Dominique), « Jean Aicard, poète philosophe », *Jean Aicard en son jardin, actes du colloque du 5 juin 2010*, pages 74-85. — Dans cette communication, j'ai montré combien le concept de « Pitié » est omniprésent dans l'œuvre de Jean Aicard, en tisse la trame, en structure les formes et s'y développe progressivement jusqu'à former une véritable « philosophie de la Pitié ».

PITIÉ

La rancune est un mal plus grand que le supplice
Qu'inflige le soufflet de toute trahison ;
Au fiel du désespoir ajoutant son poison,
Elle offre la vengeance et s'en fait la complice.

Le cœur que vous donniez un soir, avec délice,
En murmurant des mots, doux comme une oraison,
Pour que, dans la tiédeur de votre humble maison,
Votre rêve de femme, ici-bas, s'accomplisse.

On vous l'a rejeté !... Ne vous révoltez pas !
Plaiguez l'indifférent dont s'égarent les pas,
Quand la Beauté le guide en sa robe éternelle.

Mais d'un nouvel affront mettez-vous à l'abri,
Et comme pour dormir l'oiseau ferme son aile,
Fermez vos chastes mains sur votre cœur meurtri.

Quant au sonnet « Apaisement », il rappellera à tous les amis de l'écrivain varois ses *Apaisements* de jeunesse³⁹ :

APAISEMENT

Ce n'est qu'en regrettant les erreurs du Passé
Que vous allégerez le poids qui vous oppresse ;
La prière en berçant toute humaine détresse,
Cicatrise le mal dont un cœur est blessé.

³⁹ AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, Paris, Alphonse Lemerre, 1871, in-16, 190 pages. — Le volume était achevé à la fin de l'année 1869, il était annoncé « sous presse » en février 1870... mais les événements politiques en repoussèrent la publication jusqu'en septembre 1871.

Le suprême dégoût d'un serment transgressé,
 Le souvenir lointain d'une fausse tendresse,
 L'amertume qui suit les heures d'allégresse
 Et le rêve menteur dont on s'était bercé,

Tout cela doit finir selon la Loi sévère
 Qui fixe une limite aux affres du calvaire
 Aussi bien qu'aux transports qu'on veut vivre toujours.

Et sous les fronts penchés qu'un vague espoir relève,
 On devine parfois l'éveil d'autres amours,
 Comme on pressent l'aurore avant qu'elle se lève.

Dans cet ultime ouvrage, le poète fait un pas de plus dans la
 voie de la philosophie et, même, du mysticisme :

Trop futile toujours pour éclairer sa route,
 L'homme préfère errer à tâtons, dans le doute,
 Et chanceler souvent, et s'abattre parfois,

Quand il lui suffirait d'entrouvrir sa paupière,
 Quels que soient son pays, sa doctrine, sa foi,
 Et de lever les yeux pour trouver la Lumière ⁴⁰.

Du premier vers :

La Route vaut toujours qu'on la monte en pleurant,
 jusqu'au dernier :

La Route vaut toujours qu'on la monte en priant...

⁴⁰ PINCHART (Alfred), *La Route des hommes*, sonnet liminaire.

le poète médite sur la destinée de l'homme, sur le chemin qu'il parcourt, paraphrasant – sans probablement s'en douter – cette maxime fort laconique du philosophe de l'Antiquité Héraclite d'Éphèse, surnommé « l'Obscur », ὁδὸς ἄνω κάτω μία καὶ ὤντη, que je traduis : « le chemin, qu'il monte ou qu'il descende, c'est tout un et la même chose ».

Épilogue

Alfred-Omer Pinchart, décédé subitement à l'âge de cinquante-cinq ans, laissa parmi les siens le souvenir d'un homme bon, aimé de tous : « tous ceux qui ont frappé à sa porte, tous les humbles qu'il a réconfortés, tous ceux qu'il a aimés, mesurent aujourd'hui l'étendue de la perte qu'ils ont subie ⁴¹ ! »

Son talent littéraire avait été reconnu par l'Académie des jeux floraux de Provence, la Société des sciences et des arts de Lille, la Société académique de Beauvais, l'Académie *Numidia* des jeux floraux de Constantine, et aussi par l'Académie française qui lui accorda l'un de ses prix de l'année 1927 ⁴².

Il était également officier d'académie, officier de l'Instruction publique et chevalier de la Légion d'honneur ⁴³.

Alfred Pinchart « ne s'est jamais laissé influencer par les tendances nouvelles, préférant ciseler des vers dans un style et une forme parfaitement classiques » ; « il n'était pas l'homme

⁴¹ Extrait du discours sur la tombe fait par Roger Hazard, président de l'association des Anciens Combattants, cité par HANNECART (Édouard), « Éloge », pages 61-62.

⁴² Voir *Le Figaro*, vendredi 22 juillet 1927, page 2, colonne 2, « Académie française ». Selon Hannecart (« Éloge », page 58), le poète aurait reçu un prix Archon-Despérouses.

⁴³ Le dossier de légionnaire d'Alfred Pinchart n'est pas publié sur le site Internet des Archives nationales dans la base de données *Léonore*.

des chapelles littéraires, il faisait partie de peu de sociétés », mais « il avait toutefois des gestes spontanés de sympathie et se ralliait sans hésitation aux œuvres qui lui paraissaient conformes à son idéal ⁴⁴ ».

La Capitale et la presse nationale l'ont méconnu et sa disparition est passée presque inaperçue, à l'exception du *Journal des débats* :

M. A.-O. Pinchart

En la personne de M. A.-O. Pinchart, un poète spiritualiste vient de mourir.

Sous le titre de *Jésus*, il avait, en 1925, publié une plaquette de sonnets, dont nous avons signalé le mérite, et qui, par la forme et le ton, dépassent la plupart des poèmes contemporains.

Depuis, il avait publié deux volumes, le *Golgotha* et *La Route des Hommes*, qui, ce dernier surtout, ne valent pas le premier.

Celui-ci était dédié aux martyrs d'hier — à ceux de la guerre, — en témoignage scrupuleux d'un souvenir douloureux. Et quelques vers rappelaient aux Pharisiens les paroles de justice :

*Ne croyez pas que ceux qui crient : « Seigneur ! Seigneur !...
Entreront pour cela dans la gloire future ;
Toutes les oraisons que l'acte dénature
Sont autant de défis portés au Créateur.*

M. Pinchart, président de l'Association des prisonniers de guerre du Nord, était instituteur public dans une petite ville de cette région. Si ce n'est pendant la mobilisation, il ne l'avait

jamais quittée. Et pourtant, il a été exclusivement inspiré par les décors de Palestine, les scènes de l'Évangile, la nature orientale autant que par la morale chrétienne. — P. H. ⁴⁵

L'humour pourrait expliquer cet oubli, si j'en crois ce dialogue inattendu entre le directeur d'un grand théâtre et un compositeur célèbre qui, à l'occasion d'une entrevue, veut lui faire connaître un de ses élèves et protégé :

— Comment s'appelle-t-il, votre protégé ?

— Pinchart...

— Ah ! Pinchart ?... Pinchart !

Il répéta plusieurs fois ce nom avec un air de défiance :

— Pinchart ! Pensez-vous qu'on puisse devenir illustre sous le nom de Pinchart ? Il y a des noms qui ne se prêtent pas à la gloire... Je ne crois pas qu'un homme qui s'appelle Pinchart passionne jamais la foule ! Le nom est important pour réussir, très important !

— Bah ! Bizet, c'est le nom d'un pigeon. Qui est-ce qui s'en aperçoit dans le rayonnement de *Carmen* ? Entendez Pinchart, allez, croyez-moi. Il a énormément de talent...

— Eh bien ! envoyez-le-moi ⁴⁶.

Mais il faut reconnaître que, tout comme son aîné tant admiré, Alfred Pinchart n'a pas mis toutes les « chances médiatiques » de son côté en cultivant encore, au début du xx^e siècle, une poésie très classique, dans la forme privilégiée du sonnet, et en développant un idéalisme teinté de spiritualisme chrétien :

⁴⁵ *Journal des débats politiques et littéraires*, 141^e année, n° 284, dimanche 13 octobre 1929, page 2, colonne 6, « Deuil ».

⁴⁶ *Le Figaro*, 49^e année, 3^e série, n° 349, mardi 15 décembre 1903, page 4, feuilleton « Le chemin de la gloire », de Georges Ohnet, colonne 4.

⁴⁴ Citations prises dans HANNECART (Édouard), « Éloge », page 59.

comme Jean Aicard, il a voulu pratiquer une poésie personnelle, sans concession pour les courants littéraires alors en faveur comme le symbolisme ou le surréalisme.

Aujourd'hui, les esprits forts – et surtout ceux qui n'ont jamais écrit un seul vers ! – préféreront une expression supposée plus « vivante », ils verront dans l'œuvre d'Alfred Pinchart une poésie anachronique et dépassée, refuseront son idéalisme humaniste et méconnaîtront ainsi qu'il fut un véritable instituteur public – du temps glorieux des Hussards noirs de la République – et un véritable poète honoré par ceux qui l'avaient compris... mais aussi un instituteur-poète dont les essais originaux d'une « poésie pédagogique » pourraient encore inspirer très utilement nos modernes « professeurs des écoles ».

Quant à moi, avec ces quelques lignes, j'ai plaisir à rendre un bien modeste hommage au poète dont l'inspiration m'a d'autant plus touché qu'elle vibre en harmoniques de celle de Jean Aicard, sur fond de préoccupations morales et pédagogiques, et dans la même résonance philosophique et spiritualiste.

BIBLIOGRAPHIE

HANNECART (Édouard), « Éloge d'Alfred-Omer Pinchart », Académie des jeux floraux de Constantine (académie *Numidia*), Annuaire des membres... pour l'année 1930, in-8°, 83 pages. L'éloge funèbre, publié aux pages 31-62, est daté « 22 septembre 1929 ». — Texte repris dans : HANNECART (Édouard), *Un Poète, A.-O. Pinchart (sa vie, son œuvre)*, Fourmies, Bachy, 1930, in-8°, 51 pages ; vendu au profit du Monument A.-O. Pinchart de Fourmies.

ŒUVRES PUBLIÉES D'ALFRED-OMER PINCHART :

La Vie des heures, Maubeuge, G. AdrienSouce, 1906, in-8°, 191 pages ; préface d'Albert-Louis Gravet, alors président des Rosati du Hainaut et de la Thiérache.

La Patrie, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1908, in-12, 35 pages.

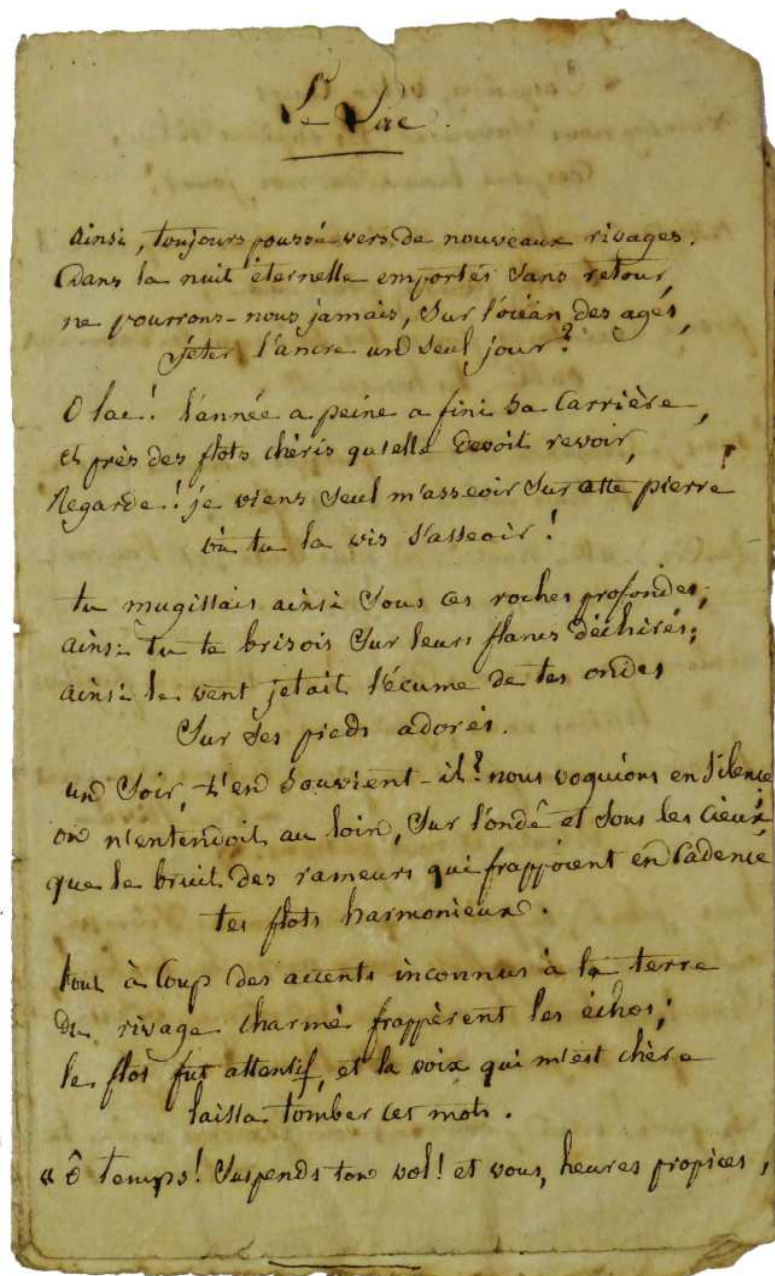
Le Drapeau, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1909, in-16, 36 pages ; lettre-préface de M. Jean Aicard.

La Dentellière de Bruges, Paris, Lecène et Oudin, 1913, in-18, 56 pages ; comédie en un acte en vers, musique de scène de Louis Féron.

Jésus, sonnets, Paris, éditions Spes, 1924, in-16, 64 pages ; préface de Francis Jammes.

Le Golgotha, sonnets, Paris, éditions Spes, 1926, in-8°, 145 pages.

La Route des hommes, sonnets, Lille, Mercure de Flandre, 1929, in-16, 141 pages.



Alphonse de Lamartine, *Le Lac*
(Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, 1 S 10)

DU NOUVEAU SUR ALPHONSE DE LAMARTINE, BALZAC ET JEAN AICARD

Jacques PAPIN

Avouons-le sans fausse honte : nous pensions — naïvement ! — avoir consacré un dossier tout à fait complet dans notre chapitre « Alphonse de Lamartine et Jean Aicard, histoire d'une amitié » de l'ouvrage *Jean Aicard. Une jeunesse varoise 1848-1873*¹. Mais est-on jamais sûr de tout savoir ? Ainsi avons-nous découvert récemment dans *La Presse* du samedi 20 mai 1899, cet article inconnu de nous, qui rappelle la permanence de la fidélité de Jean Aicard au poète et à l'homme politique, ce dernier si injustement décrié pour son action en 1848 :

Balzac au Panthéon²

AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE

Le suffrage des Lettrés

C'est demain que les membres du Parlement voteront les crédits nécessaires à la translation au Panthéon des restes du

¹ AMANN (Dominique) et PAPIN (Jacques), *Jean Aicard. Une jeunesse varoise (1848-1873)*, Marseille, éditions Gaussen, 2011, in-8°, 304 pages. Pour le chapitre « Alphonse de Lamartine et Jean Aicard, histoire d'une amitié », voir les pages 61 à 79.

² *La Presse*, 66^e année, nouvelle série, n° 2548, samedi 20 mai 1899, page 1, colonne 6.

génial auteur de la *Comédie humaine*. Ils décideront également s'il convient d'accorder ce suprême hommage à quelques-uns des hommes qui ont le plus contribué, dans le cours du siècle, à la grandeur et à l'illustration du nom français.

Tout en félicitant le Parlement de cette initiative, nous ne pouvons nous empêcher de penser que de telles questions seraient peut-être plus équitablement tranchées par le suffrage des écrivains et des artistes. Aussi avons-nous adressé à un certain nombre de romanciers et de critiques le petit questionnaire suivant :

1° Croyez-vous le jugement porté de nos jours sur la *Comédie humaine* assez définitif pour que Balzac soit digne du plus grand honneur que la France puisse faire à un homme ?

2° Dans le cas où vous auriez à faire un choix entre Renan, Balzac, Lamartine et Edgar Quinet, auquel trouveriez-vous qu'il soit légitime d'accorder la préférence ?

Nous avons déjà reçu un certain nombre de réponses. Nous commençons à les publier aujourd'hui, en respectant l'ordre de leur réception.

Jean Aicard

Mon cher confrère,

Balzac au Panthéon ? Je ne crois pas que l'idée de rendre cet honneur au prodigieux romancier soit prématurée. La puissance de ce génie est certaine. Hugo alla au Panthéon presque avant d'être mort. « Génies-Soleils, comme il aurait pu dire lui-même, aveugle qui ne vous voit pas » !

De tous les grands hommes que vous me nommez, Lamartine, pour moi, doit passer le premier, parce que son génie, tout de foi, d'enthousiasme, d'énergie et de grâce, est fait plus qu'un autre d'*involontaire* et de mystérieux. Et puis, il eut

l'action, par l'éloquence venue des profondeurs et qui agite les peuples et les porte. Il a, une heure, incarné la patrie ; c'est le seul roi républicain, le vrai Français universel par le cœur.

Croyez-moi cordialement à vous.

JEAN AICARD.

Le Fonds Jean Aicard, aux archives de la ville de Toulon, recèle d'immenses et parfois surprenantes richesses... En atteste ce petit texte, écrit à la demande du Petit Méridional qui avait lancé une enquête sur ce thème : « Que sera la France de demain ? Dans cent ans ? » Le journal avait posé la question à des hommes de lettres, poètes, penseurs, philosophes, dont les réponses furent publiées dans le courant de l'année 1911.

Curiosité supplémentaire, un journal local, Le P'tit Gangeois des 2-4 septembre 2011¹, a cité – mais partiellement – la vision de Jean Aicard.

Nous donnons ici le texte sans aucun commentaire. Au lecteur d'apprécier.

Jacques PAPIN

UNE CURIOSITÉ : LA FRANCE DANS CENT ANS

Jean AICARD

Nos ENQUÊTES

La France dans Cent ans.

Paris, 5 sept.[embre]. — En ce temps-là les villes seront horribles. Tous les vestiges du passé auront été détruits, mis en poussière, balayés et poussés à l'égout. Toutes les cités auront

¹ *Le P'tit Gangeois*, édition spéciale n° 5, 2-4 septembre 2011, page 4, colonne 1 ; consultable sur le site Internet www.Gange1900.com.

été reconstruites méthodiquement en vue du confort mécanique et industriel.

Il n'y aura de rues que sous des voûtes d'une résistance savamment calculée, énormes et de toitures formidablement résistantes à cause de la chute fréquente des aéronefs, aéroplanes et autres engins volants.

La contemplation, l'amour, les arts mêmes culinaires, abolis.

On se nourrira de pilules à la fois toniques et laxatives afin d'avoir plus de temps. Plus de temps pour quoi faire ?

Pour aller vite on ne saura où.

Et le globe rasé, sans barbe ni cheveux,

Comme un grand potiron roulera dans les cieux.

Cependant le cèdre et l'hysope continueront à ignorer la civilisation et les derniers des poètes et des amoureux se réfugieront dans les dernières forêts sauvages vêtus seulement, les femmes de leurs cheveux et les hommes de leurs barbes.

Mais les dernières forêts tomberont bientôt exploitées par les « Rois du Combustible » et repoussé vers le pôle Nord, le dernier couple amoureux nu et désespéré y mourra non pas de froid mais de la chute d'une aéronef exploratrice.

Et les morts seront contents d'avoir vécu au XX^e siècle considéré comme un siècle de poésie et de fraternité.

Jean Aicard ²

² *Le Petit Méridional*, 29 avril 1911. Voir aussi une copie dactylographiée aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46 (1), page 161, « La France de demain ». — Les deux vers cités sont extraits de « Dupont et Durand, idylle, par M^{lle} Athénaïs Dupuis, filleule de M. Cotonet », *Revue des Deux-Mondes*, tome III, 1838, pages 223-230 ; le distique cité est pris à la page 227.

Jacques PAPIN

Directeur de la revue *Aicardiana*

Jacques PAPIN, professeur de lettres, spécialiste de la littérature française du XIX^e siècle, est l'auteur d'une trentaine d'articles d'histoire littéraire sur Honoré de Balzac, Gustave Flaubert, Alfred de Vigny, le roman-feuilleton, la presse, les éditeurs, le théâtre, et des romanciers populaires comme Eugène Sue, Ponson du Terrail, Georges Ohnet, etc. Il collabore ponctuellement aux correspondances d'écrivains.

Depuis une quinzaine d'années, il s'est attaché à inventorier les collections publiques et privées susceptibles de receler lettres et manuscrits. Plus particulièrement, ses investigations systématiques dans la presse (locale, régionale, nationale), les correspondances, l'important Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, et les fonds d'archives régionaux ou nationaux, ont renouvelé la connaissance de la vie et de l'œuvre de Jean Aicard.

Très actif chercheur aicardien, il a publié, avec Dominique Amann, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*.

Dominique AMANN

Secrétaire de la rédaction d'*Aicardiana*

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les

sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet **jean-aicard.com** qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, avec Jacques Papin, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*.

Il est membre résidant de l'Académie du Var (30^e fauteuil).

Crédit photographique :

Tous les clichés ont été réalisés et retouchés par Dominique Amann.

Page 32, photographie faite sur un exemplaire du périodique et très restaurée en raison de l'état dégradé de l'original.

Page 67, portrait de Jean Aicard par Bouchor appartenant au musée des *Lauriers-Roses* à La Garde (Var), photographié avec l'autorisation de la Mairie de Toulon, que nous remercions ; le cliché a été restauré pour la partie dégradée de l'inscription au bas de la toile.

Page 68, photographies de deux cartes postales anciennes provenant d'une collection particulière ; clichés recadrés et très restaurés en raison de l'état des documents originaux.

Page 102, le poème issu du Fonds Jean Aicard est publié avec l'autorisation des archives municipales de Toulon. Nous remercions M^{mes} MONGE, directrice, et BÉRENGER, responsable du Fonds Jean Aicard, pour le soutien apporté à notre entreprise.